Contes, fables et poésies

Lecture à voix haute et lecture silencieuse - Textes classiques

⯍⯍

⯍

Grade 3

Sommaire

[Semaine 1](#_Toc343716029)

[1) Le roi des grenouilles - Miss Sara Cone Bryant (Angleterre)](#_Toc343716030)

[2) Les habits neuf de l’empereur - Andersen (Danemark)](#_Toc343716031)

[Semaine 2](#_Toc343716032)

[3) La princesse au petit pois - Andersen (Danemark)](#_Toc343716033)

[4) Papotages d'Enfants - Andersen (Danemark)](#_Toc343716034)

[Semaine 3](#_Toc343716035)

[5) A petite Jeanne - Victor Hugo](#_Toc343716036)

[6) Le vilain petit canard - Andersen (Danemark)](#_Toc343716037)

[Semaine 4](#_Toc343716038)

[7) La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf - La Fontaine](#_Toc343716039)

[8) Le petit chaperon rouge - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716040)

[Semaine 5](#_Toc343716041)

[9) Des Rats tenant conseil - Ésope (Grèce)](#_Toc343716042)

[10) De la Grenouille et du bœuf - Ésope (Grèce)](#_Toc343716043)

[11) Le joueur de flûte de Hamelin - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716044)

[Semaine 6](#_Toc343716045)

[12) Le Loup et le Chien - La Fontaine](#_Toc343716046)

[13) Les musiciens de Brême - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716047)

[Semaine 7](#_Toc343716048)

[14) Du Sanglier et de l’Âne - Ésope (Grèce)](#_Toc343716049)

[15) D’un Rat de Ville, et d’un Rat de Village - Ésope (Grèce)](#_Toc343716050)

[16) Raiponce - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716051)

[Semaine 8](#_Toc343716052)

[17) Le Rat de ville et le Rat des champs - La Fontaine](#_Toc343716053)

[18) Le loup et les sept chevreaux - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716054)

[Semaine 9](#_Toc343716055)

[19) Du Corbeau et du Renard - Ésope (Grèce)](#_Toc343716056)

[20) Du Renard et des Raisins - Ésope (Grèce)](#_Toc343716057)

[21) Les korrigans - Conte breton](#_Toc343716058)

[Semaine 10](#_Toc343716059)

[22) Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin... - V. Hugo](#_Toc343716060)

[23) Le rossignol - Andersen (Danemark)](#_Toc343716061)

[Semaine 11](#_Toc343716062)

[24) Le Loup et l’Agneau - La Fontaine](#_Toc343716063)

[25) Le grand-père qui faisait fleurir les arbres - (Japon)](#_Toc343716064)

[Semaine 12](#_Toc343716065)

[26) Le hareng saur - Charles Cros](#_Toc343716066)

[27) Les roses de Saadi - Marceline Desbordes-Valmore](#_Toc343716067)

[28) Les voisins - Andersen (Danemark)](#_Toc343716068)

[Semaine 13](#_Toc343716069)

[29) Le Lièvre et la Tortue - La Fontaine](#_Toc343716070)

[30) Les lutins - Grimm (Allemagne)](#_Toc343716071)

[31) Aladin et la lampe merveilleuse - Conte arabo-perse](#_Toc343716072)

[Semaine 14](#_Toc343716073)

[32) Le chat - Charles Baudelaire](#_Toc343716074)

[33) Le Maître Chat ou Le Chat Botté - Charles Perrault](#_Toc343716075)

# 

Lire à voix haute

## Le roi des grenouilles - Miss Sara Cone Bryant (Angleterre)

N’avez-vous jamais entendu ce vieux conte sur les stupides grenouilles?

  Les grenouilles dans un marécage décidèrent un jour qu’il leur fallait un roi ; elles s’en étaient toujours très bien passé, mais elles se persuadèrent soudainement qu’il leur en fallait un.

Elles envoyèrent un messager à Jupiter[[1]](#footnote-1), le suppliant de leur envoyer un roi pour régner sur elles. Jupiter, voyant à quel point elles étaient stupides, leur envoya un roi qui ne risquait pas de leur nuire : il jeta une grosse bûche au milieu de l’étang.

  Au splash, les Grenouilles furent terriblement effrayées, et elles plongèrent dans leurs trous pour se cacher du Roi Bûche. Mais après un certain temps, quand elles virent que le roi ne bougeait pas, elles surmontèrent leur peur et vinrent s’asseoir sur lui. Et dès qu’elles réalisèrent qu’il ne pouvait pas leur faire de mal, elles commencèrent à le mépriser, et enfin elles envoyèrent un autre messager à Jupiter pour lui demander un nouveau roi. Jupiter leur envoya une **anguille**[[2]](#footnote-2).

Les grenouilles furent beaucoup plus satisfaites et aussi très effrayées lorsque le Roi Anguille vint nager et se faufiler entre elles. Mais à mesure que les jours passèrent et que l’anguille se révéla parfaitement inoffensive, elles cessèrent d’avoir peur, et dès qu’elles arrêtèrent de craindre le Roi Anguille, elles cessèrent de le respecter.

Bientôt, elles envoyèrent un troisième messager à Jupiter, pour le supplier de leur envoyer un meilleur roi, - le meilleur roi qui soit. C’en était trop; Jupiter se mit en colère à cause de leur stupidité. « Je vais vous donner le roi que vous méritez! » dit-il, et il leur envoya un **héron**[[3]](#footnote-3).

Dès que les grenouilles vinrent à la surface pour saluer le nouveau roi, le Roi Héron les attrapa avec son long bec et les avala. L’une après l’autre, elles vinrent en sautillant, et l’une après l’autre le héron les mangea. Il s’agissait bien d’un roi digne d’elles!



Lire silencieusement

## Les habits neufs de l’empereur - Andersen (Danemark)

Il y avait autrefois un empereur qui aimait tant les habits neufs, qu’il dépensait tout son argent à sa toilette. Lorsqu’il passait ses soldats en revue, lorsqu’il allait au spectacle ou à la promenade, il n’avait d’autre but que de montrer ses habits neufs. À chaque heure de la journée, il changeait de vêtements, et comme on dit d’un roi : « Il est au conseil, » on disait de lui : «  L’empereur est à sa garde-robe. » La capitale était une ville bien gaie, grâce à la quantité d’étrangers qui passaient ; mais un jour il y vint aussi deux fripons qui se donnèrent pour des tisserands et déclarèrent savoir tisser la plus magnifique étoffe du monde. Non seulement les couleurs et le dessin étaient extraordinairement beaux, mais les vêtements confectionnés avec cette étoffe possédaient une qualité merveilleuse : ils devenaient invisibles pour toute personne qui ne savait pas bien exercer son emploi ou qui avait l’esprit trop borné.

« Ce sont des habits impayables, pensa l’empereur ; grâce à eux, je pourrai connaître les hommes incapables de mon gouvernement : je saurai distinguer les habiles des niais. Oui, cette étoffe m’est indispensable. »

Puis il avança aux deux fripons une forte somme afin qu’ils pussent commencer immédiatement leur travail. Ils dressèrent en effet deux métiers, et firent semblant de travailler, quoiqu’il n’y eût absolument rien sur les bobines. Sans cesse ils demandaient de la soie fine et de l’or magnifique ; mais ils mettaient tout cela dans leur sac, travaillant jusqu’au milieu de la nuit avec des métiers vides.

« II faut cependant que je sache où ils en sont, » se dit l’empereur.

Mais il se sentait le cœur serré en pensant que les personnes niaises ou incapables de remplir leurs fonctions ne pourraient voir l’étoffe. Ce n’était pas qu’il doutât de lui-même ; toutefois il jugea à propos d’envoyer quelqu’un pour examiner le travail avant lui. Tous les habitants de la ville connaissaient la qualité merveilleuse de l’étoffe, et tous brûlaient d’impatience de savoir combien leur voisin était borné ou incapable.

« Je vais envoyer aux tisserands mon bon vieux ministre, pensa l’empereur, c’est lui qui peut le mieux juger l’étoffe ; il se distingue autant par son esprit que par ses capacités. »

L’honnête vieux ministre entra dans la salle où les deux imposteurs travaillaient avec les métiers vides.

« Bon Dieu ! pensa-t-il en ouvrant de grands yeux, je ne vois rien. » Mais il n’en dit mot.

Les deux tisserands l’invitèrent à s’approcher, et lui demandèrent comment il trouvait le dessin et les couleurs. En même temps ils montrèrent leurs métiers, et le vieux ministre y fixa ses regards ; mais il ne vit rien, par la raison bien simple qu’il n’y avait rien.

« Bon Dieu ! pensa-t-il, serais-je vraiment borné ? Il faut que personne ne s’en doute. Serais-je vraiment incapable ? Je n’ose avouer que l’étoffe est invisible pour moi.

— Eh bien ! qu’en dites-vous ? dit l’un des tisserands.

— C’est charmant, c’est tout à fait charmant ! répondit le ministre en mettant ses lunettes. Ce dessin et ces couleurs.... oui, je dirai à l’empereur que j’en suis très content.

— C’est heureux pour nous, » dirent les deux tisserands ; et ils se mirent à lui montrer des couleurs et des dessins imaginaires en leur donnant des noms. Le vieux ministre prêta la plus grande attention, pour répéter à l’empereur toutes leurs explications.

Les fripons demandaient toujours de l’argent, de la soie et de l’or ; il en fallait énormément pour ce tissu. Bien entendu qu’ils empochèrent le tout ; le métier restait vide et ils travaillaient toujours.

Quelque temps après, l’empereur envoya un autre fonctionnaire honnête pour examiner l’étoffe et voir si elle s’achevait. Il arriva à ce nouveau député la même chose qu’au ministre ; il regardait et regardait toujours, mais ne voyait rien.

« N’est-ce pas que le tissu est admirable ? demandèrent les deux imposteurs en montrant et expliquant le superbe dessin et les belles couleurs qui n’existaient pas.

— Cependant je ne suis pas niais ! pensait l’homme. C’est donc que je ne suis pas capable de remplir ma place ? C’est assez drôle, mais je prendrai bien garde de la perdre. »

Puis il fit l’éloge de l’étoffe, et témoigna toute son admiration pour le choix des couleurs et le dessin.

« C’est d’une magnificence incomparable, » dit-il à l’empereur, et toute la ville parla de cette étoffe extraordinaire.

Enfin, l’empereur lui-même voulut la voir pendant qu’elle était encore sur le métier. Accompagné d’une foule d’hommes choisis, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes fonctionnaires, il se rendit auprès des adroits filous qui tissaient toujours, mais sans fil de soie ni d’or, ni aucune espèce de fil.

« N’est-ce pas que c’est magnifique ! dirent les deux honnêtes fonctionnaires. Le dessin et les couleurs sont dignes de Votre Altesse. »

Et ils montrèrent du doigt le métier vide, comme si les autres avaient pu y voir quelque chose.

« Qu’est-ce donc ? pensa l’empereur, je ne vois rien. C’est terrible. Est-ce que je ne serais qu’un niais ? Est-ce que je serais incapable de gouverner ? Jamais rien ne pouvait m’arriver de plus malheureux. » Puis tout à coup il s’écria : C’est magnifique ! J’en témoigne ici toute ma satisfaction. »

Il hocha la tête d’un air content, et regarda le métier sans oser dire la vérité. Tous les gens de sa suite regardèrent de même, les uns après les autres, mais sans rien voir, et ils répétaient comme l’empereur : « C’est magnifique ! » Ils lui conseillèrent même de revêtir cette nouvelle étoffe à la première grande procession. «  C’est magnifique ! c’est charmant ! c’est admirable !  » exclamaient toutes les bouches, et la satisfaction était générale. Les deux imposteurs furent décorés, et reçurent le titre de gentilshommes tisserands.

Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, ils veillèrent et travaillèrent à la clarté de seize bougies. La peine qu’ils se donnaient était visible à tout le monde. Enfin, ils firent semblant d’ôter l’étoffe du métier, coupèrent dans l’air avec de grands ciseaux, cousirent avec une aiguille sans fil, après quoi ils déclarèrent que le vêtement était achevé.

L’empereur, suivi de ses aides de camp, alla l’examiner, et les filous, levant un bras en l’air comme s’ils tenaient quelque chose, dirent :

« Voici le pantalon, voici l’habit, voici le manteau. C’est léger comme de la toile d’araignée. Il n’y a pas de danger que cela vous pèse sur le corps, et voilà surtout en quoi consiste la vertu de cette étoffe.

— Certainement, répondirent les aides de camp ; mais ils ne voyaient rien, puisqu’il n’y avait rien.

— Si Votre Altesse daigne se déshabiller, dirent les fripons, nous lui essayerons les habits devant la grande glace. »

L’empereur se déshabilla, et les fripons firent semblant de lui présenter une pièce après l’autre. Ils lui prirent le corps comme pour lui attacher quelque chose. Il se tourna et se retourna devant la glace.

« Grand Dieu ! que cela va bien ! quelle coupe élégante ! s’écrièrent tous les courtisans. Quel dessin ! quelles couleurs ! quel précieux costume ! »

Le grand maître des cérémonies entra.

« Le dais sous lequel Votre Altesse doit assister à la procession est à la porte, dit-il.

— Bien ! je suis prêt, répondit l’empereur. Je crois que je ne suis pas mal ainsi. »

Et il se tourna encore une fois devant la glace pour bien regarder l’effet de sa splendeur.

Les chambellans qui devaient porter la queue firent semblant de ramasser quelque chose par terre ; puis ils élevèrent les mains, ne voulant pas convenir qu’ils ne voyaient rien du tout.

Tandis que l’empereur cheminait fièrement à la procession sous son dais magnifique, tous les hommes, dans la rue et aux fenêtres, s’écriaient : « Quel superbe costume ! Comme la queue en est gracieuse ? Comme la coupe en est parfaite ! » Nul ne voulait laisser voir qu’il ne voyait rien ; il aurait été déclaré niais ou incapable de remplir un emploi. Jamais les habits de l’empereur n’avaient excité une telle admiration.

« Mais il me semble qu’il n’a pas du tout d’habit, observa un petit enfant.

— Seigneur Dieu, entendez la voix de l’innocence ! » dit le père.

Et bientôt on chuchota dans la foule en répétant les paroles de l’enfant.

« Il y a un petit enfant qui dit que l’empereur n’a pas d’habit du tout !

— Il n’a pas du tout d’habit ! » s’écria enfin tout le peuple.

L’empereur en fut extrêmement mortifié, car il lui semblait qu’ils avaient raison. Cependant il se raisonna et prit sa résolution : « Quoi qu’il en soit, il faut que je reste jusqu’à la fin ! »

Puis, il se redressa plus fièrement encore, et les chambellans continuèrent à porter avec respect la queue qui n’existait pas.



# 

Lire à voix haute

## La princesse au petit pois - Andersen (Danemark)

Il y avait une fois un prince qui voulait épouser une princesse, mais une princesse véritable. Il fit donc le tour du monde pour en trouver une, et, à la vérité, les princesses ne manquaient pas ; mais il ne pouvait jamais **s’assurer**[[4]](#footnote-4) si c’étaient de véritables princesses ; toujours quelque chose en elles lui paraissait **suspect**[[5]](#footnote-5). En conséquence, il revint bien **affligé**[[6]](#footnote-6) de n’avoir pas trouvé ce qu’il désirait.

Un soir, il faisait un temps horrible, les éclairs se croisaient, le tonnerre grondait, la pluie tombait à torrent ; c’était épouvantable ! Quelqu’un frappa à la porte du château, et le vieux roi s’empressa d’ouvrir.

C’était une princesse. Mais grand Dieu ! comme la pluie et l’orage l’avaient arrangée ! L’eau ruisselait de ses cheveux et de ses vêtements, entrait par le nez dans ses souliers, et sortait par le talon. Néanmoins, elle se donna pour une véritable princesse.

« C’est ce que nous saurons bientôt ! » pensa la vieille reine. Puis, sans rien dire, elle entra dans la chambre à coucher, ôta toute la literie, et mit un pois au fond du lit. Ensuite elle prit vingt matelas, qu’elle étendit sur le pois, et encore vingt édredons qu’elle entassa par-dessus les matelas.

C’était la couche destinée à la princesse ; le lendemain matin, on lui demanda comment elle avait passé la nuit.

« Bien mal ! répondit-elle ; à peine si j’ai fermé les yeux de toute la nuit ! Dieu sait ce qu’il y avait dans le lit ; c’était quelque chose de dur qui m’a rendu la peau toute violette. Quel **supplice**[[7]](#footnote-7)! »

À cette réponse, on reconnut que c’était une véritable princesse, puisqu’elle avait senti un pois à travers vingt matelas et vingt édredons. Quelle femme, sinon une princesse, pouvait avoir la peau aussi délicate ?

Le prince, bien convaincu que c’était une véritable princesse, la prit pour femme, et le pois fut placé dans le musée, où il doit se trouver encore, à moins qu’un **amateur**[[8]](#footnote-8)ne l’ait enlevé.

Voilà une histoire aussi véritable que la princesse !



Lire silencieusement

## Papotages d'Enfants - Andersen (Danemark)

Dans la maison d'un marchand, de nombreux enfants se réunirent un jour, des enfants de familles riches, des enfants de familles nobles. Monsieur le marchand avait réussi; c'était un homme érudit puisque jadis, il était entré à l'Université. Son père qui avait commencé comme simple commerçant, mais honnête et entreprenant, lui avait fait lire des livres. Son commerce rapportait bien et le marchand faisait encore multiplier cette richesse. Il avait aussi bon cœur et la tête bien en place, mais de cela on parlait bien moins souvent que de sa grosse fortune. Se réunissaient chez lui des gens nobles, comme on dit, par leur titre, mais aussi par leur esprit, certains même par les deux à la fois mais d'autres ni par l'un ni par l'autre.

En ce moment, une petite soirée d'enfants y avait lieu, on entendait des enfants papoter; et les enfants n'y vont pas par quatre chemins. Il y avait par exemple une petite fille très mignonne mais terriblement prétentieuse; c'étaient ses domestiques qui le lui avaient appris, pas ses parents qui étaient bien trop raisonnables pour cela. Son père était **majordome**[[9]](#footnote-9), c'était une haute fonction et elle le savait bien.

- Je suis une enfant de majordome, se vantait-elle.

Elle pouvait aussi bien être la fille des Tartempion, on ne choisit pas ses parents. Elle raconta aux autres qu'elle était "noble" et affirma que celui qui n'était pas bien né n'arriverait jamais à rien dans la vie. On pouvait travailler avec assiduité, si l'on n'est pas bien né on n'arrivera à rien.

- Et ceux dont les noms se terminent par sen, proclama-t-elle, ne pourront jamais réussir dans la vie. Devant tous ces sen et sen, il n'y a plus que poser ses mains sur les hanches et s'en tenir bien à l'écart !

Et aussitôt elle posa ses jolies petites mains à sa taille, les coudes bien pointus pour montrer aux autres comment il fallait traiter ces gens-là. Quels jolis bras avait-elle ! Une petite fille très charmante !

Or, la fille de monsieur le Marchand se mit en colère. C'est que son père s'appelait Madsen et c'est aussi, hélas! un nom en sen; elle se gonfla et déclara avec fierté :

- Seulement mon père peut acheter pour cent écus d'or de friandises et les jeter dans la rue ! Et pas le tien !

- Ce n'est rien, mon père à moi, se vanta la fillette d'un rédacteur, peut mettre ton père et ton père et tous les pères dans le journal ! Tout le monde a peur de lui, dit maman, car c'est mon père qui dirige le journal.

Et elle leva son petit nez comme si elle était une vraie princesse qui doit pointer son nez en l'air.

Par la porte entrouverte, un garçon pauvre regardait. Il était d'une famille si pauvre qu'il n'avait même pas le droit d'entrer dans la chambre. Il avait aidé la cuisinière à faire tourner la broche et, en récompense, on l'autorisait à présent à se placer pour un petit moment derrière la porte pour regarder ces enfants nobles, pour voir comme ils s'amusaient bien; c'était un grand honneur pour lui.

- Oh, si je pouvais être l'un d'eux ! soupira-t-il.

Puis il entendit ce qu'il s'y disait et cela suffit à lui faire baisser la tête. Chez lui, on n'avait pas un écu au fond du bahut, et on ne pouvait pas se permettre d'acheter les journaux et encore moins d'y écrire. Et le pire de tout : le nom de son père, et donc le sien aussi, se terminait par sen, il n'arriverait donc jamais à rien dans la vie. Quelle triste affaire ! On ne pouvait pourtant pas dire qu'il n'était pas né, pas cela, il était bel et bien né, sinon il ne serait pas là. Quelle soirée !

Quelques années plus tard, les enfants devinrent adultes. Une magnifique maison fut construite dans la ville. Dans cette maison, il y avait plein d'objets somptueux, tout le monde voulait les voir, même des gens qui n'habitaient pas la ville venaient pour les regarder. Devinez à quel enfant de notre histoire appartenait cette maison ? Et bien, la réponse est facile ... ou plutôt pas si facile que ça.

Elle appartenait au pauvre garçon, parce qu'il était quand même devenu quelqu'un bien que son nom se terminât en sen, il s'appelait Thorvaldsen. Et les trois autres enfants ? Ces enfants remplis d'orgueil pour leur titre, l'argent ou l'esprit ? Ils n'avaient rien à s'envier les uns aux autres, ils étaient égaux ... et comme ils avaient un bon fond, ils devinrent de bons et braves adultes. Et ce qu'ils avaient pensé et dit autrefois n'était que ... papotage d'enfants.

# 

Lire à voix haute

## A petite Jeanne - Victor Hugo

Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée.

Contente, vous jasez[[10]](#footnote-10), comme, sous la ramée[[11]](#footnote-11),

Au fond du nid plus tiède ouvrant de vagues yeux,

Les oiseaux nouveau-nés gazouillent, tout joyeux

De sentir qu'il commence à leur pousser des plumes.

Jeanne, ta bouche est rose ; et dans les gros volumes[[12]](#footnote-12)

Dont les images font ta joie, et que je dois,

Pour te plaire, laisser chiffonner par tes doigts,

On trouve de beaux vers ; mais pas un qui te vaille.

Lire silencieusement

## Le vilain petit canard - Andersen (Danemark)

Oh ! qu'il faisait bon, dehors à la campagne ! C'était l'été. Les blés étaient jaunes, l'avoine verte, le foin était ramassé par tas dans les prés verts, et la cigogne marchait sur ses longues jambes rouges et parlait égyptien, car sa mère lui avait appris cette langue. Autour des champs et des prés il y avait de grandes forêts, et au milieu des forêts des lacs profonds ; oui, vraiment, il faisait bon à la campagne. En plein soleil s'élevait un vieux château entouré de **douves**[[13]](#footnote-13) profondes, et depuis le mur de base jusqu'à l'eau poussaient des bardanes à larges feuilles, si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher debout derrière les plus grandes : l'endroit était aussi sauvage que la plus épaisse forêt, et une cane était là sur son nid elle couvait ses canetons qui devaient sortir des œufs, mais elle commençait à en avoir assez, car cela durait depuis longtemps, et on venait rarement la voir ; les autres canards aimaient mieux nager dans les douves que de grimper et rester sous une feuille de bardane pour bavarder avec elle.

Enfin les œufs craquèrent l'un après l'autre, on entendait: "clac clac !", tous les jaunes d'œufs étaient devenus vivants et sortaient la tête.

- Coin, coin ! disait la cane.

Et les canetons s'agitaient tant qu'ils pouvaient, et regardaient de tous les côtés sous les feuilles vertes, et la mère les laissait regarder autant qu'ils voulaient, car le vert est bon pour les yeux. Comme le monde est grand, disaient tous les petits. Et ils avaient, en effet, un beaucoup plus grand espace que lorsqu'ils étaient enfermés dans leurs œufs.

- Croyez-vous que c'est là le monde entier ? disait la mère. Il s'étend loin de l'autre côté du jardin, jusqu'au champ du prêtre. Mais je n'y ai jamais été... Vous êtes bien là tous, au moins ? Et elle se leva.

- Non, je ne les ai pas tous. Le plus grand œuf est encore là ; combien de temps ça va-t-il encore durer ? J'en ai bientôt assez. Et elle se recoucha.

- Eh bien ! comment ça va ? dit une vieille cane qui venait en visite.

- Ça dure bien longtemps pour un seul œuf, dit la cane couchée. Il ne veut pas se percer ; mais tu verras les autres, ce sont les plus jolis canetons que j'aie vus ; ils ressemblent tous à leur père, ce **scélérat**[[14]](#footnote-14) qui ne vient pas me voir.

- Laisse-moi voir cet œuf qui ne veut pas craquer, dit la vieille. Mais c'est un œuf de dinde, tu peux m'en croire ! Moi aussi, j'y ai été pincée une fois, et j'ai eu bien du mal avec les petits, car ils ont peur de l'eau, je dirai ! Je ne pouvais pas les décider à y aller ; j'avais beau les **gourmander**[[15]](#footnote-15) et les **houspiller**[[16]](#footnote-16), rien n'y faisait... Laisse-moi voir... mais oui, c'est un œuf de dinde ; tu n'as qu'à le laisser et enseigner la nage aux autres enfants.

- Je resterai tout de même dessus encore un peu de temps, voilà si longtemps que j'y suis. Je peux bien continuer.

- Comme tu voudras ! dit la vieille cane. Et elle s'en alla.

Enfin le gros œuf creva.

- Pip ! Pip ! dit le petit en sortant. Il était grand et laid. La cane le regarda. Voilà un caneton terriblement gros, dit-elle ; aucun des autres ne lui ressemble ; ce ne serait pas tout de même un dindonneau ; enfin, on verra ça bientôt ; il faudra qu'il aille à l'eau, quand je devrais l'y pousser à coups de patte.

Le lendemain, il fit un temps délicieux ; le soleil brillait sur les bardanes vertes. La mère cane vint au bord de la douve avec toute sa famille. Plouf ! elle sauta dans l'eau.

- Coin, coin, dit-elle.

Et les canetons plongèrent l'un après l'autre ; l'eau leur passait par-dessus la tête, mais ils revenaient tout de suite à la surface et nageaient gentiment ; leurs pattes s'agitaient comme il faut, et tous étaient là, même le gros gris si laid nageait avec les autres.

- Non, ce n'est pas un dindon, dit la cane ; regardez-moi comme il sait bien se servir de ses pattes, et comme il se tient droit ! C'est bien un petit à moi ! et, en somme, il est tout à fait beau, à bien le regarder ! Coin, coin !... venez avec moi maintenant, que je vous mène dans le monde, et vous présente dans la cour des canards, mais tenez-vous toujours près de moi, afin qu'on ne vous marche pas sur les pattes et méfiez-vous du chat.

Et ils arrivèrent dans la cour des canards. Le vacarme y était effroyable, parce que deux familles se disputaient une tête d'anguille, et ce fut le chat qui l'attrapa.

- Voyez, c'est ainsi que va le monde, dit la mère cane.

Et elle se frotta le bec, car elle aurait voulu avoir la tête d'anguille, elle aussi.

- Jouez des pattes, dit-elle, et tâchez de vous dépêcher, et courbez le cou devant la vieille cane, là-bas ; c'est elle qui a le plus haut rang de toutes ici ; elle est de race espagnole, c'est pourquoi elle est grosse, et vous voyez qu'elle a un ruban rouge à la patte; c'est magnifique, cela, c'est la plus haute distinction qu'une cane puisse avoir, cela signifie qu'on ne veut pas s'en défaire, et que les animaux et les hommes doivent la reconnaître. Allons, grouillez-vous... ne vous mettez pas dans mes pattes, un caneton bien élevé marche en écartant les pattes, comme père et mère. C'est bien ! Maintenant, courbez le cou et dites : coin, coin !

Et les petits obéissaient. Mais les autres canes, tout autour, les regardaient et disaient à voix haute :

- Regardez-moi ça; nous allons avoir une famille de plus; comme si nous n'étions pas assez nombreux déjà. Et fi ! quelle mine a l'un de ces canetons ! Celui-là, nous n'en voulons pas !

Et aussitôt une cane de voler et de le mordre au cou.

- Laisse-le tranquille, dit la mère, il ne fait rien à personne.

- Non, dit la cane qui avait mordu, mais il est trop grand et **cocasse**[[17]](#footnote-17), il faut le taquiner.

- Ce sont de beaux enfants que vous avez, la mère, dit la vieille cane ornée d'un ruban à la patte. Tous beaux à l'exception de celui-là ; je voudrais que vous puissiez le refaire.

- Ce n'est pas possible, madame, dit la mère cane. Il n'est pas beau, mais il a très bon caractère, et il nage aussi joliment qu'aucun des autres. Et même, j'ose ajouter que, selon moi, il embellira ou deviendra un peu plus petit avec le temps. Il est resté trop longtemps dans son œuf, c'est pourquoi il n'a pas eu la taille convenable.

Et elle lui lissa son plumage.

- D'ailleurs c'est un canard, dit-elle, ça n'a donc pas autant d'importance. Je crois qu'il sera **vigoureux**[[18]](#footnote-18) et qu'il fera son chemin.

- Les autres canetons sont gentils, dit la vieille, faites donc maintenant comme chez vous, et si vous trouvez une tête d'anguille, vous pourrez me l'apporter !

Et ils furent comme chez eux.

Mais le pauvre caneton qui était sorti de l'œuf le dernier, et qui était si laid, fut mordu, bousculé et nargué, à la fois par les canes et les poules.

- Il est trop grand, disaient-elles toutes.



Et le dindon, qui, étant né avec des **éperons**[[19]](#footnote-19), se croyait empereur se gonfla comme un cargo à pleines voiles, se précipita sur lui, puis glouglouta, et sa tête devint toute rouge. Le pauvre caneton ne savait où se fourrer, il était désolé d'avoir si laide mine et d'être la risée de toute la cour des canards.

Ainsi se passa le premier jour, et ce fut **de pis en pis**[[20]](#footnote-20) ensuite. Le pauvre caneton fut pourchassé par tout le monde, même ses frères et sœurs étaient méchants pour lui, et disaient :

- Si seulement le chat t'emportait, hou, le vilain !

Et la mère disait :

- Je voudrais que tu sois bien loin !

Et les canards le mordaient, les poules lui donnaient des coups de bec, et la fille qui donnait à manger aux bêtes, le renvoyait du pied. Alors il s'envola par-dessus la haie ; les petits oiseaux des buissons, effrayés, s'enfuirent en l'air : "c'est parce que je suis si laid", pensa le caneton, et il ferma les yeux, mais s'éloigna tout de même en courant. Et il parvint au grand marais habité par les canards sauvages. Il y passa toute la nuit, très **las**[[21]](#footnote-21) et triste.

Le matin, les canards sauvages se mirent à voler, ils virent leur nouveau camarade.

- Quelle sorte d'oiseau es-tu ? demandèrent-ils.

Et le caneton se tourna de tous les côtés, et salua du mieux qu'il put.

- Tu es vraiment laid, dirent les canards sauvages, mais ça nous est égal, pourvu que tu ne te maries pas dans notre famille.

Le pauvre ! il ne pensait guère à se marier, il demandait seulement qu'on lui permit de coucher dans les roseaux et de boire un peu d'eau du marais.

Il resta là deux jours, après quoi deux oies sauvages arrivèrent, ou plutôt deux jars sauvages, car c'étaient deux mâles ; il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient sortis de l'œuf, aussi étaient-ils fort insolents.

- Ecoute, camarade, dirent-ils, tu es si laid que tu nous plais ; veux-tu venir avec nous et être **oiseau migrateur**[[22]](#footnote-22) ? Il y a tout près d'ici un autre marais où sont de charmantes oies sauvages, toutes demoiselles, qui savent dire coin-coin ! tu es bien capable d'y avoir du succès, laid comme tu es !

Soudain, au-dessus d'eux, on entendit : Pif, paf ! et les deux jars sauvages tombèrent morts dans les roseaux, et l'eau devint rouge sang ; pif, paf résonna de nouveau, et des troupes d'oies sauvages s'envolèrent des roseaux et les coups de fusil éclatèrent encore. C'était une grande chasse ; les chasseurs étaient autour de l'étang, quelques-uns, même, dans les branches des arbres, qui s'étendaient jusqu'au-dessus des roseaux ; la fumée bleue formait comme des nuages au milieu des arbres sombres, et restait suspendue sur l'eau ; les chiens entrèrent dans la vase, plaf, plaf ! joncs et roseaux s'inclinaient de tous côtés ; c'était effroyable pour le pauvre caneton, qui tourna la tête pour la cacher sous son aile, et à ce moment même un grand chien terrible se trouva devant lui ; le chien avait une longue langue qui pendait et de vilains yeux horriblement brillants ; il approcha sa gueule du caneton, montra ses dents pointues... et plaf ! il s'en alla sans y toucher.  
 - Oh ! Dieu merci, soupira le caneton, je suis si laid que même le chien ne veut pas me mordre.  
Et il demeura immobile pendant la grêle de plomb dans les joncs et la pétarade des coups de feu.

Le calme ne revint que tard dans la journée, mais le pauvre petit n'osa pas encore se lever, il attendit plusieurs heures avant de regarder autour de lui, et alors il se dépêcha de quitter le marais le plus vite qu'il put ; il courut à travers champs et prés, le vent soufflait si fort qu'il avançait à grand-peine.

Vers le soir, il atteignit une pauvre petite cabane de paysan ; elle était si misérable qu'elle ne savait pas de quel côté elle devait tomber, si bien qu'elle restait debout. La tempête faisait tellement rage autour du caneton qu'il dut s'asseoir sur sa queue pour y résister ; et cela devenait de pis en pis ; mais il s'aperçut que la porte avait perdu un de ses gonds, en sorte qu'elle était accrochée **de guingois**[[23]](#footnote-23), et que par la fente il pouvait se faufiler dans la cabane c’est ce qu'il fit.

C'était la demeure d'une vieille femme qui vivait avec son chat et sa poule, et le chat, qu'elle appelait Fiston, savait faire gros dos et ronronner, et même il jetait des étincelles, mais pour cela il fallait le caresser à rebrousse-poil ; la poule avait de très petites pattes basses, et pour cette raison s'appelait Kykkeli-courtes pattes, elle pondait bien, et la femme l'aimait comme son propre enfant.

Le matin, on vit tout de suite le caneton étranger, et le chat se mit à ronronner et la poule à glousser.

- Qu'y a-t-il ? dit la femme, qui regarda autour d'elle.

Mais elle ne voyait rien, et crut que c'était une cane grasse qui s'était égarée.

- Voilà une bonne prise, dit-elle, je vais avoir des œufs de cane pourvu que ce ne soit pas un canard ! Enfin, on verra !

Et le canard fut admis pendant trois semaines, pour voir, mais aucun œuf ne vint. Et le chat était le maître de la maison et la poule la maîtresse, et ils disaient toujours : " Nous et le monde ", car ils croyaient en composer la moitié, et la meilleure. Le caneton pensait que l'on pouvait être d'un autre avis, mais c'était une opinion que la poule n'admettait pas.

- Sais-tu pondre ? demandait-elle.

- Non.

- Alors, tu n'as qu'à te taire.

Et le chat disait :

- Sais-tu faire le gros dos, ronronner, et faire jaillir des étincelles ?

- Non.

- Alors tu n'as rien à dire quand les gens raisonnables parlent.

Et le caneton restait dans son coin, et il était de mauvaise humeur; aussi vint-il à penser au grand air et à l'éclat du soleil ; il eut un singulier désir de nager sur l'eau, il finit par ne pouvoir s'empêcher d'en parler à la poule.

- Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle. Tu n'as rien à faire, c’est pourquoi il te vient des lubies pareilles. Ponds ou ronronne, et ça te passera !

- Mais c'est délicieux de nager sur l'eau, dit le caneton... et délicieux d'avoir de l'eau par-dessus la tête et de plonger jusqu'au fond !

- Bon, voila-t-il pas un beau plaisir, dit la poule. Tu es fou. Demande au chat, je ne connais pas d'animal plus intelligent, s'il aime nager sur l'eau... ou plonger. Je ne parle pas de moi... Demande même à notre patronne, la vieille femme, il n'y a personne au monde de plus intelligent, crois-tu qu'elle ait envie de nager ou d'avoir de l'eau par-dessus la tête ?

- Vous ne me comprenez pas, dit le caneton.

- Bon, si nous ne te comprenons pas, qui est-ce qui te comprendrait ? Tu ne prétends pas tout de même, être plus intelligent que le chat et la femme, pour ne pas me citer. Ne fais pas le fou, enfant, et remercie ton créateur de tout le bien qu'on t'a fait. N'es-tu pas entré dans une maison chaude, et n'y as-tu pas une société où tu peux t'instruire ? Mais tu es un dadais, qui n'est pas amusant à fréquenter. Tu peux m'en croire, je te veux du bien, je te dis des choses désagréables, c'est à cela qu'on reconnaît ses vrais amis tu n'as qu'à tâcher de pondre des œufs et apprendre à ronronner ou à faire jaillir des étincelles.

- Je crois que je vais m'en aller dans le vaste monde, dit le caneton.

- Eh bien, fais-le donc, dit la poule.

Et le caneton partit ; il nagea sur l'eau, il plongea, mais tous les animaux le **dédaignaient**[[24]](#footnote-24) à cause de sa laideur.

Puis, l'automne arriva, les feuilles, dans la forêt, devinrent jaunes et brunes, le vent s'en empara, elles dansèrent de tous côtés, et en haut, dans l'air, on sentait le froid ; les nuages étaient lourds de grêle et de flocons de neige, et dans la haie le corbeau criait : "aô, aô !" tant il avait froid ; il y avait de quoi geler, vraiment ; le pauvre caneton n'était certes pas à son aise.

Un soir, comme le soleil se couchait superbement, arriva tout un troupeau de beaux grands oiseaux, qui sortaient des buissons ; jamais le caneton n'en avait vu d'aussi ravissants, ils étaient entièrement d'une blancheur éclatante et avec de longs cous flexibles ; c'étaient des cygnes, ils poussèrent un cri très singulier, déployèrent leurs grandes ailes magnifiques, et s'envolèrent pour s'en aller vers des pays plus chauds, par delà les mers ; ils volaient très haut, très haut, et le vilain petit caneton éprouva une impression étrange il se mit à tourner en rond dans l'eau, comme une roue, tendit le cou en l'air vers ces oiseaux, poussa un cri si fort et si bizarre que lui-même en eut peur. Oh, il n'oublierait jamais ces charmants oiseaux, ces heureux oiseaux, et sitôt qu'il ne les vit plus, il plongea jusqu'au fond, et lorsqu'il revint à la surface, il fut comme hors de lui. Il ne savait pas le nom de ces oiseaux, ni où ils allaient, mais il les aimait comme jamais il n'avait aimé personne ; il n'en était pas du tout jaloux, comment aurait-il pu avoir l'idée de souhaiter une telle grâce, il aurait été heureux si seulement les canards l'avaient supporté parmi eux... pauvre vilaine bête.

L'hiver fut extrêmement froid ; le caneton dut tout le temps nager dans l'eau pour l'empêcher de geler complètement ; mais chaque jour, le trou dans lequel il nageait se rétrécissait davantage; une croûte s'y formait, qui craquait ; le caneton devait toujours y jouer des pattes, afin que l'eau ne se fermât pas ; il finit par être si épuisé qu'il ne bougea plus, et resta gelé, pris dans la glace.  
Le matin, de bonne heure, arriva un paysan qui le vit, brisa la glace avec ses **sabots**[[25]](#footnote-25), et l'emporta chez lui pour le remettre à sa femme. Là, il fut ranimé.

Les enfants voulurent jouer avec lui, mais il croyait qu'ils lui voulaient du mal, et se sauva, tout effrayé, droit à la terrine de lait, si bien que le lait jaillit dans la salle ; la femme cria et battit des mains, et il s'envola dans la baratte où était le beurre, puis dans le tonneau à farine ; quelle mine il avait en sortant de là ! La femme criait et voulait le frapper avec les pincettes, et les enfants couraient et se renversaient l'un l'autre pour l'attraper, et c'était des rires et des cris !... Heureusement la porte était ouverte, et le caneton se sauva parmi des buissons couverts de neige récente, et y resta comme engourdi.

Mais ce serait trop triste de raconter toute la misère qu'il dut subir par cet hiver rigoureux... Il était dans le marais parmi les roseaux lorsque le soleil redevint brillant et chaud. Les alouettes chantaient, c'était un printemps délicieux. Soudain le caneton déploya ses ailes qui bruirent plus fort qu'autrefois et l'emportèrent avec vigueur ; et en un instant il se trouva dans un grand jardin où les pommiers étaient en fleur, où les lilas embaumaient et inclinaient leurs longues branches vertes jusqu’aux douves sinueuses. Oh, qu’il faisait bon là, dans la douceur du printemps Et droit devant lui, sortant du fourré, s'avançaient trois beaux cygnes qui battaient des ailes et nageaient légèrement. Il reconnut les magnifiques bêtes et fut pris d'une étrange tristesse.

- Je vais voler vers vous, oiseaux royaux, et vous me massacrerez, parce que j'ose, moi qui suis si laid, m'approcher de vous ! Mais peu importe ; plutôt être tué par vous que pincé par les canards, battu par les poules, poussé du pied par la fille de basse-cour, et gelé pendant l'hiver.

Et il vola dans l'eau, où il nagea vers les superbes cygnes, qui l'aperçurent et accoururent à lui à grands coups d'ailes.

- Tuez-moi si vous voulez ! dit le pauvre animal.

Et il pencha la tête sur la surface de l'eau, attendant la mort... mais que vit-il dans l'eau claire ? Il vit sous lui sa propre image, mais qui n’était plus celle d'un oiseau gris tout gauche, laid et vilain.

Il était lui-même un cygne.

Peu importe qu'on soit né dans la cour des canards, si l'on est sorti d'un œuf de cygne. Il était enchanté de toute la misère et des tracas qu'il avait subis ; il apprécia d'autant mieux son bonheur, et la splendeur qui l'accueillait. Et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient avec leurs becs.

Des petits enfants arrivèrent dans le jardin, jetèrent du pain et du grain dans l'eau, et le plus jeune s'écria :

- Il y en a un nouveau ?

Et les autres enfants étaient ravis :

- Oui, il y en a un nouveau !

Et ils battirent des mains et dansèrent en rond, coururent chercher leur père et leur mère, on jeta dans l'eau du pain et de la galette, et tout le monde dit :

- Le nouveau est le plus beau ! Si jeune et si joli !

Et les vieux cygnes le saluèrent.

Il était tout confus, et se cacha la tête sous son aile, il ne savait plus où il en était ! Il était trop heureux, mais nullement **orgueilleux**[[26]](#footnote-26). Il songeait combien il avait été **honni**[[27]](#footnote-27) et pourchassé, maintenant il entendait dire qu'il était le plus charmant des charmants oiseaux ! Et les lilas inclinaient leurs branches sur l'eau jusqu'à lui, et le soleil brillait et réchauffait, alors ses plumes se gonflèrent, son cou mince se dressa, et, ravi dans son cœur, il cria :

- Jamais je n'ai rêvé d'un tel bonheur quand j'étais le vilain petit canard.

# 

Lire à voix haute

## La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf - La Fontaine

Une grenouille vit un bœuf

Qui lui sembla de belle taille.

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,

Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille[[28]](#footnote-28),

Pour égaler l'animal en grosseur,

Disant : « Regardez bien, ma sœur;

Est-ce assez? dites-moi : n'y suis-je point encore?

Nenni[[29]](#footnote-29) - M'y voici donc? - Point du tout. M'y voilà?

-Vous n'en approchez point. » La chétive[[30]](#footnote-30) pécore[[31]](#footnote-31)

S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,

Tout prince a des ambassadeurs,

Tout marquis veut avoir des pages[[32]](#footnote-32).

Lire silencieusement

## Le petit chaperon rouge - Grimm (Allemagne)

Il était une fois une adorable petite fille que tout le monde aimait rien qu’à la voir, et plus que tous, sa grand-mère, qui ne savait que faire ni que donner comme cadeaux à l’enfant. Une fois, elle lui donna un petit chaperon[[33]](#footnote-33) de velours rouge et la fillette le trouva si joli, il lui allait si bien, qu’elle ne voulut plus porter autre chose et qu’on ne l’appela plus que le Petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère lui dit :

- Tiens, Petit Chaperon rouge, voici un morceau de galette et une bouteille de vin : tu iras les porter à ta grand-mère ; elle est malade et affaiblie, et elle va bien se régaler. Fais vite, avant qu’il fasse trop chaud. Et sois bien sage en chemin, et ne va pas sauter de droite et de gauche, pour aller tomber et me casser la bouteille de grand-mère, qui n’aurait plus rien. Et puis, dis bien bonjour en entrant et ne regarde pas d’abord dans tous les coins.

- Je serai sage et je ferai tout pour le mieux, promit le Petit Chaperon rouge à sa mère, avant de lui dire au revoir et de partir.

Mais la grand-mère habitait à une bonne demi-heure du village, tout là-bas, dans la forêt ; et lorsque le Petit Chaperon rouge entra dans la forêt, ce fut pour rencontrer le loup. Mais elle ne savait pas que c’était une si méchante bête et elle n’avait pas peur.

- Bonjour, Petit Chaperon rouge, dit le loup.

- Merci à toi, et bonjour aussi, loup.

- Où vas-tu de si bonne heure, Petit Chaperon rouge ?

- Chez grand-mère.

- Que portes-tu sous ton tablier, dis-moi ?

- De la galette et du vin, dit le Petit Chaperon rouge ; nous l’avons cuite hier et je vais en porter à grand-mère, parce qu’elle est malade et que cela lui fera du bien.

- Où habite-t-elle, ta grand-mère, Petit Chaperon rouge ? demanda le loup.

- Plus loin dans la forêt, à un quart d’heure d’ici ; c’est sous les trois grands chênes, et juste en dessous, il y a des noisetiers, tu reconnaîtras forcément, dit le Petit Chaperon rouge.

Fort de ce renseignement, le loup pensa : “ Un fameux régal, cette mignonne et tendre jeunesse ! Grasse chère, que j’en ferai : meilleure encore que la grand-mère, que je vais engloutir aussi. Mais attention, il faut être malin si tu veux les déguster l’une et l’autre. ”

Telles étaient les pensées du loup tandis qu’il faisait un bout de conduite au Petit Chaperon rouge. Puis il dit, tout en marchant :

- Toutes ces jolies fleurs dans le sous-bois, comment se fait-il que tu ne les regardes même pas, Petit Chaperon rouge ? Et les oiseaux, on dirait que tu ne les entends pas chanter ! Tu marches droit devant toi comme si tu allais à l’école, alors que la forêt est si jolie !

Le Petit Chaperon rouge donna un coup d’œil alentour et vit danser les rayons du soleil à travers les arbres, et puis partout, partout des fleurs qui brillaient. “ Si j’en faisais un bouquet pour grand- mère, se dit-elle, cela lui ferait plaisir aussi. Il est tôt et j’ai bien le temps d’en cueillir. ”

Sans attendre, elle quitta le chemin pour entrer dans le sous-bois et cueillir des fleurs ; une ici, l’autre là, mais la plus belle était toujours un peu plus loin, et encore plus loin dans l’intérieur de la forêt. Le loup, pendant ce temps, courait tout droit à la maison de la grand-mère et frappait à sa porte.

- Qui est là ? cria la grand-mère.

- C’est moi, le Petit Chaperon rouge, dit le loup ; je t’apporte de la galette et du vin, ouvre-moi !

- Tu n’as qu’à tirer le loquet, cria la grand-mère. Je suis trop faible et ne peux me lever.

Le Loup tira le loquet, poussa la porte et entra pour s’avancer tout droit, sans dire un mot, jusqu’au lit de la grand-mère, qu’il avala. Il mit ensuite sa chemise, s’enfouit la tête sous son bonnet de dentelle, et se coucha dans son lit, puis tira les rideaux de l’alcôve.

Le Petit Chaperon rouge avait couru de fleur en fleur, mais à présent son bouquet était si gros que c’était tout juste si elle pouvait le porter. Alors elle se souvint de sa grand-mère et se remit bien vite en chemin pour arriver chez elle. La porte ouverte et cela l’étonna. Mais quand elle fut dans la chambre, tout lui parut de plus en plus bizarre et elle se dit : “ Mon dieu, comme tout est étrange aujourd’hui ! D’habitude, je suis si heureuse quand je suis chez grand-mère ! ” Elle salua pourtant :

- Bonjour, grand-mère !

Mais comme personne ne répondait, elle s’avança jusqu’au lit et écarta les rideaux. La grand-mère y était couchée, avec son bonnet qui lui cachait presque toute la figure, et elle avait l’air si étrange.



- Comme tu as de grandes oreilles, grand-mère !

- C’est pour mieux t’entendre.

- Comme tu as de gros yeux, grand-mère !

- C’est pour mieux te voir, répondit-elle.

- Comme tu as de grandes mains !

- C’est pour mieux te prendre, répondit-elle.

- Oh ! grand-mère, quelle grande bouche et quelles terribles dents tu as !

- C’est pour mieux te manger, dit le loup, qui fit un bond hors du lit et avala le pauvre Petit Chaperon rouge d’un seul coup.

Sa voracité satisfaite, le loup retourna se coucher dans le lit et s’endormit bientôt, ronflant de plus en plus fort. Le chasseur, qui passait devant la maison l’entendit et pensa : «  Qu’a donc la vieille femme à ronfler si fort ? Il faut que tu entres et que tu voies si elle a quelque chose qui ne va pas. » Il entra donc et, s’approchant du lit, vit le loup qui dormait là.

- C’est ici que je te trouve, vieille canaille ! dit le chasseur. Il y a un moment que je te cherche...

Et il allait épauler son fusil, quand, tout à coup, l’idée lui vint que le loup avait peut-être mangé la grand-mère et qu’il pouvait être encore temps de la sauver. Il posa son fusil, prit des ciseaux et se mit à tailler le ventre du loup endormi. Au deuxième ou au troisième coup de ciseaux, il vit le rouge chaperon qui luisait. Deux ou trois coups de ciseaux encore, et la fillette sortait du loup en s’écriant :

- Ah ! comme j’ai eu peur ! Comme il faisait noir dans le ventre du loup !

Et bientôt après, sortait aussi la vieille grand-mère, mais c’était à peine si elle pouvait encore respirer. Le Petit Chaperon rouge se hâta de chercher de grosses pierres, qu’ils fourrèrent dans le ventre du loup. Quand celui-ci se réveilla, il voulut bondir, mais les pierres pesaient si lourd qu’il s’affala et resta mort sur le coup.

Tous les trois étaient bien contents : le chasseur prit la peau du loup et rentra chez lui ; la grand-mère mangea la galette et but le vin que le Petit Chaperon rouge lui avait apportés, se retrouvant bientôt à son aise. Mais pour ce qui est du Petit Chaperon elle se jura : «  Jamais plus de ta vie tu ne quitteras le chemin pour courir dans les bois, quand ta mère te l’a défendu. »

# 

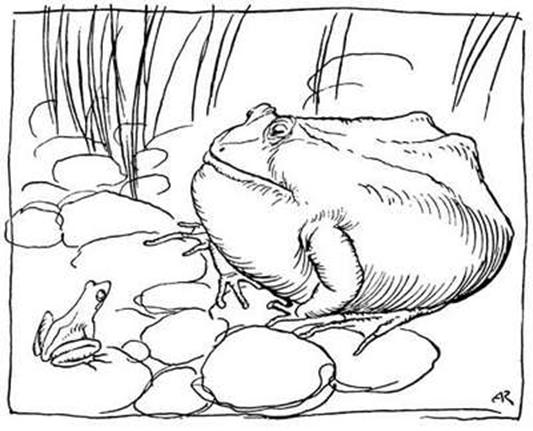
Lire à voix haute

## Des Rats tenant conseil - Ésope (Grèce)

Les Rats tenaient conseil[[34]](#footnote-34), et ils délibéraient sur ce qu’ils avaient à faire pour se garantir de la griffe du Chat, qui avait déjà croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinait à son tour, un des plus habiles se leva. – Je serais d’avis, dit-il d’un ton grave, qu’on attachât quelque grelot au cou de cette méchante bête. Elle ne pourra venir à nous sans que le grelot nous avertisse d’assez loin de son approche ; et comme en ce cas nous aurons tout le temps de fuir, vous concevez bien qu’il nous sera fort aisé de nous mettre, par ce moyen, à couvert de toute surprise de sa part. – Et toute l’assemblée applaudit aussitôt à la bonté de l’expédient[[35]](#footnote-35). La difficulté fut de trouver un Rat qui voulût se hasarder à attacher le grelot : chacun s’en défendit ; l’un avait la patte blessée, l’autre la vue courte. – Je ne suis pas assez fort, – disait l’un. – Je ne sais pas bien comment m’y prendre –, disait l’autre. Tous alléguèrent[[36]](#footnote-36) diverses excuses, et si bonnes, qu’on se sépara sans rien conclure.

## De la Grenouille et du bœuf - Ésope (Grèce)

La Grenouille ayant un jour aperçu un Bœuf qui paissait[[37]](#footnote-37) dans une prairie, se flatta de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, et demanda à ses compagnes si sa taille commençait à approcher de celle du Bœuf. Elles lui répondirent que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s’enfler toujours de plus en plus, et demanda encore une autre fois aux Grenouilles si elle égalait à peu près la grosseur du Bœuf. Elles lui firent la même réponse que la première fois. La Grenouille ne changea pas pour cela de dessein[[38]](#footnote-38) ; mais la violence qu’elle se fit pour s’enfler fut si grande, qu’elle en creva sur-le-champ.



Lire silencieusement

## Le joueur de flûte de Hamelin - Grimm (Allemagne)

Il était une fois une petite ville en Allemagne où les habitants étaient très avares, si avares qu'ils ne pouvaient tolérer la moindre dépense inutile. Ils chassèrent donc tous les chats pour ne pas avoir à les nourrir. Après quelques temps, d'énormes rats envahirent les caves et ils devinrent si nombreux que la vie devint impossible. Quelqu'un pensa alors qu'on devait faire revenir les chats, mais les rats les mirent en fuite. Ils étaient très heureux tous ces rats: moyens, petits ou grands; ils trouvaient tout ce qu'il fallait dans les greniers et dans les cuisines garnies d'immenses fromages.

Les pauvres citadins ne sachant plus que faire s'adressèrent au maire de la ville qui promettait : « j'essaierai, je tenterai, je ne sais pas... » et cela en restait là.

Un beau matin, un petit bonhomme tout fluet, plein de verve et de gaîté dit au maire: « Moi je vous délivrerai des rats mais en échange il me faudra milles pièces d'or. » Le maire acceptât et ils échangèrent une poignée de mains pour sceller leur accord.

Aussitôt le petit bonhomme prit sa flûte et en joua deux ou trois notes. Les rats sortirent de leurs trous et le suivirent. Le petit bonhomme continua à jouer de la flûte dans la rue. Des multitudes de rats affluèrent ensorcelés. Dans leurs petites cervelles, ils voyaient des montagnes de fromages rien que pour eux, des garde-mangers pleins de bonnes choses à dévorer. « Tout cela est pour vous » leur promettait la musique qui les attirait et les fascinaient.

La marche triomphale du joueur de flûte continuait. De toutes les maisons sortaient des centaines et des centaines de rats, même les plus malins obéissaient à cette musique magique tellement envoûtante. Et les gens de la ville stupéfaits et heureux criaient : « Ils s'en vont, ils s'en vont ! Mais cela serait-il possible? Quel bonheur, que le Ciel soit loué. » Finalement, une fois tous les rats rassemblés, le joueur de flûte se dirigea vers la rivière, les petites bêtes de plus en plus sous le charme le suivirent, l'homme entra dans l'eau jusqu'au cou et les rats le suivaient toujours, les yeux fermés, fascinés et confiants. Il s'arrêta au milieu du courant tout en continuant à jouer. Les rats, épuisés par leur nage forcée, engourdis par la musique dont ils ne pouvaient s'arracher, se noyèrent jusqu'au dernier.

Alors le petit homme sortit de la rivière, se secoua et se rendit chez le maire pour recevoir la récompense bien méritée.

Le maire, fronça le sourcil et lui dit : « Que veux-tu ? »

- « Etre payé pour tout ce que j'ai fait pour la ville. »

- « Mille pièces d'or pour avoir joué de la flûte à peine plus d'une heure ? »

- « Sans moi, dit le petit homme, les rats auraient tout détruit même vos maisons. »

- « Eh bien, je ne te donne rien, même pas un sou. » dit le maire.

- « Demande l'avis de tes citoyens » répliqua le joueur de flûte.

Le maire se mit au balcon et demanda l'avis de ces concitoyens, aussi avares que lui, ceux-ci l'approuvèrent. Alors le petit joueur de flûte profondément affligé et furieux menaça : « Il vous en cuira ! et vous regretterez votre lésinerie. »

Et le petit homme partit, jouant de sa flûte d'abord très fort, puis ses doigts si agiles émirent des sons très doux. Et on vit très vite des têtes d'enfants regarder aux fenêtres. Puis un gamin sortit de chez lui, et contempla avec enthousiasme l'homme qui jouait si bien.

Vint un deuxième, puis un autre et tous le regardaient envoûtés. Celui-ci jouait toujours; sa musique devenait plus douce et plus captivante et leur faisait imaginer des pays merveilleux où ils n'auraient qu'à s'amuser sans jamais être grondés. Et ainsi cette bande d'enfants devenait de plus en plus nombreuse. Tous étaient heureux, riaient, chantaient et se tenaient par la main tout en suivant de plus en plus vite le joueur de flûte. Les parents se mirent à la poursuite leurs enfants qui s'en allaient à l'aventure, ensorcelés par le petit homme.

- « N'allez pas avec lui, revenez avec nous, par pitié. » criaient les parents, désespérés et cherchant à les rattraper.

Mais ils se fatiguèrent bien vite et les perdirent de vue. Le maire, enfermé dans sa maison s'arrachait les cheveux.

Pendant ce temps le joueur de flûte suivi des enfants qui chantaient à tue-tête, arrivèrent à la montagne située derrière la ville. Ils étaient si heureux que personne n'aurait jamais pu les faire changer de route. Au son de la flûte la montagne s'entrouvit et tous, le joueur de flûte en tête, passèrent l'un après l'autre à travers la porte qui se referma aussitôt.

Resta dehors un petit boiteux qui n'avait pu marcher aussi vite que les autres. Lorsqu'ils arrivèrent, les citoyens le trouvèrent en pleurs si triste de n'avoir pu entrer avec ses compagnons.

Des enfants il n'y avait plus trace et personne n'a jamais su ce qu'il en était advenu.



# 

Lire à voix haute

## Le Loup et le Chien - La Fontaine

Un loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde.

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,

Gras, poli[[39]](#footnote-39), qui s'était fourvoyé[[40]](#footnote-40) par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire loup l'eût fait volontiers;

Mais il fallait livrer bataille,

Et le mâtin[[41]](#footnote-41) était de taille

A se défendre hardiment.

Le loup donc, l'aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment

Sur son embonpoint, qu'il admire.

«Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,

D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien:

Vos pareils y sont misérables,

Cancres[[42]](#footnote-42), hères, et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car quoi? rien d'assuré ; point de franche lippée[[43]](#footnote-43) ;

Tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.»

Le loup reprit: « Que me faudra-t-il faire?

- Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens

Portants bâtons et mendiants ;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs[[44]](#footnote-44) de toutes les façons :

Os de poulets, os de pigeons,

Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge une félicité[[45]](#footnote-45)

Qui le fait pleurer de tendresse

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.

Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

- Attaché ? dit le loup: vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?

- Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Lire silencieusement

## Les musiciens de Brême - Grimm (Allemagne)

Un homme avait un âne qui l’avait servi fidèlement pendant longues années, mais dont les forces étaient à bout, si bien qu’il devenait chaque jour plus impropre au travail. Le maître songeait à le dépouiller de sa peau ; mais l’âne, s’apercevant que le vent soufflait du mauvais côté, s’échappa et prit la route de Brême[[46]](#footnote-46) : « Là, se disait-il, je pourrai devenir musicien de la ville. »

Comme il avait marché quelque temps, il rencontra sur le chemin un chien de chasse qui jappait comme un animal fatigué d’une longue course.

« Qu’as-tu donc à japper de la sorte, camarade ? » lui dit-il.

« Ah! » répondit le chien, « parce que je suis vieux, que je m’affaiblis tous les jours et que je ne peux plus aller à la chasse, mon maître a voulu m’assommer ; alors j’ai pris la clef des champs ; mais comment ferais-je pour gagner mon pain ? »

« Eh bien! » dit l’âne, « je vais à Brême pour m’y faire musicien de la ville, viens avec-moi et fais-toi aussi recevoir dans la musique. Je jouerai du luth, et toi tu sonneras les timbales. »

Le chien accepta et ils suivirent leur route ensemble. A peu de distance, ils trouvèrent un chat couché sur le chemin et faisant une figure triste comme une pluie de trois jours.

« Qu’est-ce donc qui te chagrine, vieux frise-moustache? » lui dit l’âne.

« On n’est pas de bonne humeur quand on craint pour sa tête, » répondit le chat, « parce que j’avance en âge, que mes dents sont usées et que j’aime mieux rester couché derrière le poêle et filer mon rouet que de courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer ; je me suis sauvé à temps : mais maintenant que faire, et où aller? »

« Viens avec nous à Brême ; tu t’entends fort bien à la musique nocturne, tu te feras comme nous musicien de la ville. »

Le chat goûta l’avis et partit avec eux. Nos vagabonds passèrent bientôt devant une cour, sur la porte de laquelle était perché un coq qui criait du haut de sa tête.

« Tu nous perces la moelle des os, » dit l’âne, « qu’as-tu donc à crier de la sorte ? »

« J’ai annoncé le beau temps, » dit le coq, « car c’est aujourd’hui le jour où Notre-Dame a lavé les chemises de l’enfant Jésus et où elle doit les sécher; mais, comme demain dimanche on reçoit ici à dîner, la maîtresse du logis est sans pitié pour moi ; elle a dit à la cuisinière qu’elle me mangerait demain en potage, et ce soir il faudra me laisser couper le cou. Aussi crié-je de toute mon haleine, pendant que je respire encore. »

« Bon! » dit l’âne, « crête rouge que tu es, viens plutôt à Brême avec nous ; tu trouveras partout mieux que la mort tout au moins : tu as une bonne voix, et, quand nous ferons de la musique ensemble, notre concert aura une excellente façon. » Le coq trouva la proposition de son goût, et ils détalèrent tous les quatre ensemble.

Ils ne pouvaient atteindre la ville de Brême le même jour ; ils arrivèrent le soir dans une forêt où ils comptaient passer la nuit. L’âne et le chien s’établirent sous un grand arbre, le chat et le coq y grimpèrent, et même le coq prit son vol pour aller se percher tout au haut, où il se trouverait plus en sûreté. Avant de s’endormir, comme il promenait son regard aux quatre vents, il lui sembla qu’il voyait dans le lointain une petite lumière ; il cria à ses compagnons qu’il devait y avoir une maison à peu de distance, puisqu’on apercevait une clarté.

« S’il en est ainsi, » dit l’âne, « délogeons et marchons en hâte de ce côté, car cette auberge n’est nullement de mon goût. »

Le chien ajouta : « En effet, quelques os avec un peu de viande ne me déplairaient pas. » Ils se dirigèrent donc vers le point d’où partait la lumière ; bientôt ils la virent briller davantage et s’agrandir, jusqu’à ce qu’enfin ils arrivèrent en face d’une maison de brigands parfaitement éclairée. L’âne, comme le plus grand, s’approcha de la fenêtre et regarda en dedans du logis.

« Que vois-tu là, grison? » lui demanda le coq.

« Ce que je vois ? » dit l’âne, « une table chargée de mets et de boisson, et alentour des brigands qui s’en donnent à cœur joie. »

« Ce serait bien notre affaire, » dit le coq.

« Oui, certes! » reprit l’âne, « ah! si nous étions là! »

Ils se mirent à rêver sur le moyen à prendre pour chasser les brigands ; enfin ils se montrèrent. L’âne se dressa d’abord en posant ses pieds de devant sur la fenêtre, le chien monta sur le dos de l’âne, le chat grimpa sur le chien, le coq prit son vol et se posa sur la tête du chat. Cela fait, ils commencèrent ensemble leur musique à un signal donné. L’âne se mit à braire, le chien à aboyer, le chat à miauler, le coq à chanter puis ils se précipitèrent par la fenêtre dans la chambre en enfonçant les carreaux qui volèrent en éclats. Les voleurs, en entendant cet effroyable bruit, se levèrent en sursaut, ne doutant point qu’un revenant n’entrât dans la salle, et se sauvèrent tout épouvantés dans la forêt. Alors les quatre compagnons s’assirent à table, s’arrangèrent de ce qui restait, et mangèrent comme s’ils avaient dû jeûner un mois.

Quand les quatre instrumentistes eurent fini, ils éteignirent les lumières et cherchèrent un gîte pour se reposer, chacun selon sa nature et sa commodité. L’âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat dans le foyer près de la cendre chaude, le coq sur une solive; et, comme ils étaient fatigués de leur longue marche, ils ne tardèrent pas à s’endormir. Après minuit, quand les voleurs aperçurent de loin qu’il n’y avait plus de clarté dans leur maison et que tout y paraissait tranquille, le capitaine dit :

« Nous n’aurions pas dû pourtant nous laisser ainsi mettre en déroute, » et il ordonna à un de ses gens d’aller reconnaître ce qui se passait dans la maison.

Celui qu’il envoyait trouva tout en repos; il entra dans la cuisine et voulut allumer de la lumière; il prit donc une allumette, et comme les yeux brillants et en flammés du chat lui paraissaient deux charbons ardents, il en approcha l’allumette pour qu’elle prît feu. Mais le chat n’entendait pas raillerie; il lui sauta au visage et l’égratigna en jurant. Saisi d’une horrible peur, l’homme courut vers la porte pour s’enfuir; mais le chien qui était couché tout auprès, s’élança sur lui et le mordit à la jambe; comme il passait dans la cour à côté du fumier, l’une lui détacha une ruade violente avec ses pieds de derrière, tandis que le coq, réveillé par le bruit et déjà tout alerte, criait du haut de sa solive : « Kikeriki! ».

Le voleur courut à toutes jambes vers son capitaine et dit : “Il y a dans notre maison une affreuse sorcière qui a souillé sur moi et m’a égratigné la figure avec ses longs doigts; devant la porte est un homme armé d’un couteau, dont il m’a piqué la jambe; dans la cour se tient un monstre noir, qui m’a assommé d’un coup de massue, et au haut du toit est posé le juge qui criait :

« Amenez devant moi ce pendard! » Aussi me suis-je mis en devoir de m’esquiver.

Depuis lors, les brigands n’osèrent plus s’aventurer dans la maison, et les quatre musiciens de Brême s’y trouvèrent si bien qu’ils n’en voulurent plus sortir.



# 

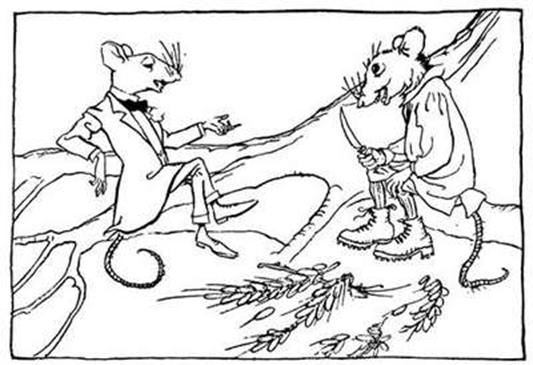
Lire à voix haute

## Du Sanglier et de l’Âne - Ésope (Grèce)

Un Âne ayant rencontré par hasard un Sanglier, se mit à se moquer de lui et à l’insulter ; mais le Sanglier frémissant de courroux[[47]](#footnote-47) et grinçant les dents, eut d’abord envie de le déchirer et de le mettre en pièces. Ensuite faisant aussitôt réflexion qu’un misérable Âne n’était pas digne de sa colère et de sa vengeance : – Malheureux, lui dit-il, je te punirais sévèrement de ton audace, si tu en valais la peine ; mais tu n’es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert[[48]](#footnote-48) de mes coups, et te sauve la vie. – Après lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

## D’un Rat de Ville, et d’un Rat de Village - Ésope (Grèce)

Un Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis, qui lui donna un repas frugal[[49]](#footnote-49) composé de racines et de noisettes. Après le repas, le Rat de Ville prit congé de son hôte, qui lui promit de l’aller voir à son tour. On le régala magnifiquement de confitures et de fromages ; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui allaient et qui venaient de tous côtés, et qui causèrent de mortelles alarmes au Rat de Village ; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville qu’il préférait un repas frugal fait en repos et en liberté, et la pauvreté du Village, à la magnificence des Villes, et à une abondance pleine d’inquiétudes et de dangers.



Lire silencieusement

## Raiponce - Grimm (Allemagne)

Il était une fois un mari et sa femme qui avaient depuis longtemps désiré avoir un enfant, quand enfin la femme fut dans l'espérance et pensa que le Bon Dieu avait bien voulu accomplir son vœu le plus cher. Sur le derrière de leur maison, ils avaient une petite fenêtre qui donnait sur un magnifique jardin où poussaient les plantes et les fleurs les plus belles ; mais il était entouré d'un haut mur, et nul n'osait s'aventurer à l'intérieur parce qu'il appartenait à une sorcière douée d'un grand pouvoir et que tout le monde craignait. Un jour donc que la femme se tenait à cette fenêtre et admirait le jardin en dessous, elle vit un parterre planté de superbes **raiponces**[[50]](#footnote-50) avec des rosettes de feuilles si vertes et si luisantes, si fraîches et si appétissantes, que l'eau lui en vint à la bouche et qu'elle rêva d'en manger une bonne salade. Cette envie qu'elle en avait ne faisait que croître et grandir de jour en jour ; mais comme elle savait aussi qu'elle ne pourrait pas en avoir, elle tomba en mélancolie et commença à dépérir, maigrissant et pâlissant toujours plus. En la voyant si bas, son mari s'inquiéta et lui demanda : « Mais que t'arrive-t-il donc, ma chère femme ?

- Ah ! lui répondit-elle, je vais mourir si je ne peux pas manger des raiponces du jardin de derrière chez nous ! »

Le mari aimait fort sa femme et pensa : « plutôt que de la laisser mourir, je lui apporterai de ces raiponces, quoi qu'il puisse m'en coûter ! » Le jour même, après le crépuscule, il escalada le mur du jardin de la sorcière, y prit en toute hâte une, pleine main de raiponces qu'il rapporta à son épouse. La femme s'en prépara immédiatement une salade, qu'elle mangea avec une grande avidité. Mais c'était si bon et cela lui avait tellement plu que le lendemain, au lieu que son envie fût satisfaite, elle avait triplé. Et pour la calmer, il fallut absolument que son mari retournât encore une fois dans le jardin. Au crépuscule, donc, il fit comme la veille, mais quand il sauta du mur dans le jardin, il se figea d'effroi car la sorcière était devant lui !

- Quelle audace de t'introduire dans mon jardin comme un voleur, lui dit-elle avec un regard furibond, et de venir me voler mes raiponces ! Tu vas voir ce qu'il va t'en coûter !

- Oh ! supplia-t-il, ne voulez-vous pas user de clémence et préférer miséricorde à justice ? Si Je l'ai fait, si je me suis décidé à le faire, c'est que j'étais forcé : ma femme a vu vos raiponces par notre petite fenêtre, et elle a été prise d'une telle envie d'en manger qu'elle serait morte si elle n'en avait pas eu.

La sorcière fit taire sa fureur et lui dit : « Si c'est comme tu le prétends, je veux bien te permettre d'emporter autant de raiponces que tu voudras, mais à une condition : c'est que tu me donnes l'enfant que ta femme va mettre au monde. Tout ira bien pour lui et j'en prendrai soin comme une mère. »

Le mari, dans sa terreur, accepta tout sans discuter. Et quelques semaines plus tard, quand sa femme accoucha, la sorcière arriva aussitôt, donna à l'enfant le nom de Raiponce et l'emporta avec elle.

Raiponce était une fillette, et la plus belle qui fut sous le soleil. Lorsqu'elle eut ses douze ans, la sorcière l'enferma dans une tour qui se dressait, sans escalier ni porte, au milieu d'une forêt. Et comme la tour n'avait pas d'autre ouverture qu'une minuscule fenêtre tout en haut, quand la sorcière voulait y entrer, elle appelait sous la fenêtre et criait :

*Raiponce, Raiponce,*

*Descends-moi tes cheveux.*

Raiponce avait de longs et merveilleux cheveux qu'on eût dits de fils d'or. En entendant la voix de la sorcière, elle défaisait sa coiffure, attachait le haut de ses nattes à un crochet de la fenêtre et les laissait se dérouler jusqu'en bas, à vingt aunes au-dessous, si bien que la sorcière pouvait se hisser et entrer.

Quelques années plus tard, il advint qu'un fils de roi qui chevauchait dans la forêt passa près de la tour et entendit un chant si adorable qu'il s'arrêta pour écouter. C'était Raiponce qui se distrayait de sa solitude en laissant filer sa délicieuse voix. Le fils de roi, qui voulait monter vers elle, chercha la porte de la tour et n'en trouva point. Il tourna bride et rentra chez lui ; mais le chant l'avait si fort bouleversé et ému dans son cœur, qu'il ne pouvait plus laisser passer un jour sans chevaucher dans la forêt pour revenir à la tour et écouter. Il était là, un jour, caché derrière un arbre, quand il vit arriver une sorcière qu'il entendit appeler sous la fenêtre :

*Raiponce, Raiponce,*

*Descends-moi tes cheveux.*

Alors Raiponce laissa se dérouler ses nattes et la sorcière grimpa. « Si c'est là l'escalier par lequel on monte, je veux aussi tenter ma chance », se dit-il ; et le lendemain, quand il commença à faire sombre, il alla au pied de la tour et appela :

*Raiponce, Raiponce,*

*Descends-moi tes cheveux.*

Les nattes se déroulèrent aussitôt et le fils de roi monta. Sur le premier moment, Raiponce fut très épouvantée en voyant qu'un homme était entré chez elle, un homme comme elle n'en avait jamais vu ; mais il se mit à lui parler gentiment et à lui raconter combien son cœur avait été touché quand il l'avait entendue chanter, et qu'il n'avait plus eu de repos tant qu'il ne l'eût vue en personne. Alors Raiponce perdit son effroi, et quand il lui demanda si elle voulait de lui comme mari, voyant qu'il était jeune et beau, elle pensa : « Celui-ci m'aimera sûrement mieux que ma vieille mère-marraine, la Taufpatin[[51]](#footnote-51) », et elle répondit qu'elle le voulait bien, en mettant sa main dans la sienne. Elle ajouta aussitôt :

- Je voudrais bien partir avec toi, mais je ne saurais pas comment descendre. Si tu viens, alors apporte-moi chaque fois un cordon de soie : j'en ferai une échelle, et quand elle sera finie, je descendrai et tu m'emporteras sur ton cheval.

Ils convinrent que d'ici là il viendrait la voir tous les soirs, puisque pendant la journée venait la vieille. De tout cela, la sorcière n'eût rien deviné si, un jour, Raiponce ne lui avait dit : « Dites-moi, mère-marraine, comment se fait-il que vous soyez si lourde à monter, alors que le fils du roi, lui, est en haut en un clin d'œil ?

- Ah ! scélérate ! Qu'est-ce que j'entends ? s'exclama la sorcière. Moi qui croyais t'avoir isolée du monde entier, et tu m'as pourtant flouée ! »

Dans la fureur de sa colère, elle empoigna les beaux cheveux de Raiponce et les serra dans sa main gauche en les tournant une fois ou deux, attrapa des ciseaux de sa main droite et cric-crac, les belles nattes tombaient par terre. Mais si impitoyable était sa cruauté, qu'elle s'en alla déposer Raiponce dans une solitude désertique, où elle l'abandonna à une existence misérable et pleine de détresse.

Ce même jour encore, elle revint attacher solidement les nattes au crochet de la fenêtre, et vers le soir, quand le fils de roi arriva et appela :

*Raiponce, Raiponce,*

*Descends-moi tes cheveux.*

La sorcière laissa se dérouler les nattes jusqu'en bas. Le fils de roi y monta, mais ce ne fut pas sa bien-aimée Raiponce qu'il trouva en haut, c'était la vieille sorcière qui le fixait d'un regard féroce et empoisonné.

- Ha, ha ! ricana-t-elle, tu viens chercher la dame de ton cœur, mais le bel oiseau n'est plus au nid et il ne chante plus : le chat l'a emporté, comme il va maintenant te crever les yeux. Pour toi, Raiponce est perdue tu ne la verras jamais plus !

Déchiré de douleur et affolé de désespoir, le fils de roi sauta par la fenêtre du haut de la tour : il ne se tua pas ; mais s'il sauva sa vie, il perdit les yeux en tombant au milieu des épines ; et il erra, désormais aveugle, dans la forêt, se nourrissant de fruits sauvages et de racines, pleurant et se lamentant sans cesse sur la perte de sa femme bien-aimée. Le malheureux erra ainsi pendant quelques années, aveugle et misérable, jusqu'au jour que ses pas tâtonnants l'amenèrent dans la solitude où Raiponce vivait elle-même misérablement avec les deux jumeaux qu'elle avait mis au monde : un garçon et une fille. Il avait entendu une voix qu'il lui sembla connaître, et tout en tâtonnant, il s'avança vers elle. Raiponce le reconnut alors et lui sauta au cou en pleurant. Deux de ses larmes ayant touché ses yeux, le fils de roi recouvra complètement la vue, et il ramena sa bien-aimée dans son royaume, où ils furent accueillis avec des transports de joie et vécurent heureux désormais pendant de longues, longues années de bonheur.

# 

Lire à voix haute

## Le Rat de ville et le Rat des champs - La Fontaine

Autrefois le rat des villes

Invita le rat des champs,

D'une façon fort civile[[52]](#footnote-52),

A des reliefs d'ortolans[[53]](#footnote-53).

Sur un tapis de Turquie

Le couvert se trouva mis.

Je laisse à penser la vie

Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête[[54]](#footnote-54) :

Rien ne manquait au festin;

Mais quelqu'un troubla la fête

Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle

Ils entendirent du bruit :

Le rat de ville détale,

Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :

Rats en campagne[[55]](#footnote-55) aussitôt ;

Et le citadin[[56]](#footnote-56) de dire :

«Achevons tout notre rôt[[57]](#footnote-57).

-C'est assez, dit le rustique[[58]](#footnote-58) ;

Demain vous viendrez chez moi.

Ce n'est pas que je me pique[[59]](#footnote-59)

De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :

Je mange tout à loisir.

Adieu donc. Fi du plaisir[[60]](#footnote-60)

Que la crainte peut corrompre!»

Lire silencieusement

## Le loup et les sept chevreaux - Grimm (Allemagne)

Il était une fois une vieille chèvre qui avait sept chevreaux et les aimait comme chaque mère aime ses enfants. Un jour, elle voulut aller dans la forêt pour rapporter quelque chose à manger, elle les rassembla tous les sept et leur dit :

- Je dois aller dans la forêt, mes chers enfants. Faites attention au loup ! S'il arrivait à rentrer dans la maison, il vous mangerait tout crus. Ce bandit sait jouer la comédie, mais il a une voix rauque et des pattes noires, c'est ainsi que vous le reconnaîtrez.

- Ne t'inquiète pas, maman, répondirent les chevreaux, nous ferons attention. Tu peux t'en aller sans crainte.

La vieille chèvre bêla de satisfaction et s'en alla. Peu de temps après, quelqu'un frappa à la porte en criant :

- Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre mère est là et vous a apporté quelque chose.  
Mais les chevreaux reconnurent le loup à sa voix rude.

- Nous ne t'ouvrirons pas, crièrent- ils. Tu n'es pas notre maman. Notre maman a une voix douce et agréable et ta voix est rauque. Tu es un loup !

Le loup partit chez le marchand et y acheta un grand morceau de craie. Il mangea la craie et sa voix devint plus douce. Il revint ensuite vers la petite maison, frappa et appela à nouveau :

- Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre maman est de retour et vous a apporté pour chacun un petit quelque chose.

Mais tout en parlant il posa sa patte noire sur la fenêtre ; les chevreaux l'aperçurent et crièrent :

- Nous ne t'ouvrirons pas ! Notre maman n'a pas les pattes noires comme toi. Tu es un loup !

Et le loup courut chez le boulanger et dit :

- Je me suis blessé à la patte, enduis-la-moi avec de la pâte.

Le boulanger lui enduisit la patte et le loup courut encore chez le meunier.

- Verse de la farine blanche sur ma patte ! commanda-t-il.

« Le loup veut duper quelqu'un, » pensa le meunier, et il fit des manières. Mais le loup dit :

- Si tu ne le fais pas, je te mangerai.

Le meunier eut peur et blanchit sa patte. Eh oui, les gens sont ainsi !

Pour la troisième fois le loup arriva à la porte de la petite maison, frappa et cria :

- Ouvrez la porte, mes chers petits, maman est de retour de la forêt et vous a apporté quelque chose.

- Montre-nous ta patte d'abord, crièrent les chevreaux, que nous sachions si tu es vraiment notre maman.

Le loup posa sa patte sur le rebord de la fenêtre, et lorsque les chevreaux virent qu'elle était blanche, ils crurent tout ce qu'il avait dit et ouvrirent la porte. Mais c'est un loup qui entra.  
Les chevreaux prirent peur et voulurent se cacher. L'un sauta sous la table, un autre dans le lit, le troisième dans le poêle, le quatrième dans la cuisine, le cinquième s'enferma dans l'armoire, le sixième se cacha sous le lavabo et le septième dans la pendule. Mais le loup les trouva et ne traîna pas : il avala les chevreaux, l'un après l'autre. Le seul qu'il ne trouva pas était celui caché dans la pendule.  
 Lorsque le loup fut rassasié, il se retira, se coucha sur le pré vert et s'endormit. Peu de temps après, la vieille chèvre revint de la forêt. Ah, quel triste spectacle l'attendait à la maison ! La porte grande ouverte, la table, les chaises, les bancs renversés, le lavabo avait volé en éclats, la couverture et les oreillers du lit traînaient par terre. Elle chercha ses petits, mais en vain. Elle les appela par leur nom, l'un après l'autre, mais aucun ne répondit. C'est seulement lorsqu'elle prononça le nom du plus jeune qu'une petite voix fluette se fit entendre :

- Je suis là, maman, dans la pendule !

Elle l'aida à en sortir et le chevreau lui raconta que le loup était venu et qu'il avait mangé tous les autres chevreaux. Imaginez combien la vieille chèvre pleura ses petits !

Toute malheureuse, elle sortit de la petite maison et le chevreau courut derrière elle. Dans le pré, le loup était couché sous l'arbre et ronflait à en faire trembler les branches. La chèvre le regarda de près et observa que quelque chose bougeait et grouillait dans son gros ventre.

- Mon Dieu, pensa-t-elle, et si mes pauvres petits que le loup a mangés au dîner, étaient encore en vie ?

Le chevreau dut repartir à la maison pour rapporter des ciseaux, une aiguille et du fil. La chèvre cisailla le ventre du monstre, et aussitôt le premier chevreau sortit la tête ; elle continua et les six chevreaux en sortirent, l'un après l'autre, tous sains et saufs, car, dans sa hâte, le loup glouton les avaient avalés tout entiers. Quel bonheur ! Les chevreaux se blottirent contre leur chère maman, puis gambadèrent comme le tailleur à ses noces. Mais la vieille chèvre dit :

- Allez, les enfants, apportez des pierres, aussi grosses que possible, nous les fourrerons dans le ventre de cette vilaine bête tant qu'elle est encore couchée et endormie.

Et les sept chevreaux roulèrent les pierres et en farcirent le ventre du loup jusqu'à ce qu'il soit plein. La vieille chèvre le recousit vite, de sorte que le loup ne s'aperçut de rien et ne bougea même pas. Quand il se réveilla enfin, il se leva, et comme les pierres lui pesaient dans l'estomac, il eut très soif. Il voulut aller au puits pour boire, mais comme il se balançait en marchant, les pierres dans son ventre grondaient.

- Cela grogne, cela gronde, mon ventre tonne ! J'ai avalé sept chevreaux, n'était-ce rien qu'une illusion ?

Et de lourdes grosses pierres les remplacèrent. Il alla jusqu'au puits, se pencha et but. Les lourdes pierres le tirèrent sous l'eau et le loup se noya lamentablement. Les sept chevreaux accoururent alors et se mirent à crier :

- Le loup est mort, c'en est fini de lui !

Et ils se mirent à danser autour du puits et la vieille chèvre dansa avec eux.

# 

Lire à voix haute

## Du Corbeau et du Renard - Ésope (Grèce)

Un Corbeau s’était perché sur un arbre, pour manger un fromage qu’il tenait en son bec. Un Renard qui l’aperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir et pour amuser le Corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenait goût à ses louanges : – C’est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez. – Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n’était pas désagréable, se mit à chanter, et laissa tomber le fromage qu’il avait au bec. C’est ce que le Renard attendait. Il s’en saisit incontinent, et le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, et de s’être laissé séduire par les fausses louanges du Renard.



## Du Renard et des Raisins - Ésope (Grèce)

Un Renard ayant aperçu au haut d’un arbre quelques grappes de Raisins qui commençaient à mûrir, eut envie d’en manger, et fit tous ses efforts pour y atteindre ; mais voyant que sa peine était inutile, il dissimula son chagrin, et dit en se retirant qu’il ne voulait point manger de ces Raisins, parce qu’ils étaient encore trop verts et trop aigres.



Lire silencieusement

## Les korrigans - Conte breton

*---------- Parmi les innombrables petits êtres surnaturels qu’imaginèrent nos ancêtres, figuraient des nains malicieux, typiquement bretons, que l'on appelait, selon les lieux, KORRIGANS, POULPIKETS, KORNANDONS ou OZEGANS.*



*De taille minuscule, ils possédaient une grosse tête fort laide et très ridée. Ils étaient noirs et velus et malgré leur maigreur, montraient une force prodigieuse. Ils portaient des vêtements courts, inusables, de toile grise pour les jours ordinaires, de couleur vive quand ils allaient aux noces ou aux fêtes. Loin d'être immortels, ils naissaient et mouraient sous terre. Ils n'étaient pas méchants mais seulement espiègles. Ils jouaient des tours pendables à qui leur manquait de respect, mais à ceux qui les traitaient comme il convient, ils témoignaient de la bienveillance et rendaient maints services.* ---------------------------------------

À Riantec, il y avait autrefois une veuve qui avait un fils. Tous deux vivaient pauvrement, et ils étaient obligés de tirer la charrue à tour de rôle parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour acheter une paire de bœufs. Néanmoins, la veuve tirait parti de tout ce qu'elle pouvait et sa cabane était tenue très proprement. On ne tarissait pas d'éloges sur elle, dans le pays, et on aurait bien voulu qu'elle se tirât d'affaire. Malheureusement, les temps étaient rudes alors, et personne ne pouvait les aider autrement qu'en leur donnant parfois du pain et quelques galettes de blé noir. Cela n'empêchait pas le fils d'être un beau garçon courageux au travail.

Or, une nuit, la veuve eut un songe : elle se vit dans une grande forêt à la poursuite d'un attelage tiré par deux bœufs blancs et noirs. Au bout d'une course épuisante, elle parvenait enfin à rattraper l'attelage et elle le ramenait à la maison. Elle fut très impressionnée par ce rêve, et, le matin, elle dit à son fils :

- Allons à la foire d'Hennebont pour y chercher une paire de bœufs.

- Mais, ma mère, répondit le fils, nous n'avons pas le moindre argent !

- Cela ne fait rien, dit-elle, je sais que j'en trouverai.

Ils partirent donc pour la foire d'Hennebont. Ils marchaient d'un pas rapide et, à la croisée de trois chemins, ils virent un petit homme sortir de dessous la terre et venir vers eux.

- Où allez-vous comme cela ? demanda le petit homme.

- À la foire, à Hennebont, répondit le fils, pour acheter une paire de bœufs. Mais nous n'avons pas d'argent pour payer.

- Si vous descendez avec moi dans ce trou, dit le petit homme, et si vous savez vous comporter comme il faut, je vous garantis que vous ne manquerez de rien.

Ils suivirent le petit homme et s'engagèrent dans un trou, au milieu d'un buisson. Le trou leur paraissait bien trop petit pour eux, mais quand ils descendirent, ils ne sentirent aucune gêne. Ils furent alors saisis d'étonnement, car ils se trouvaient dans une grande maison remplie d'enfants qui n'étaient pas plus grands qu'un sabot de bois. C'étaient tous des korrigans. On leur dit que le père était très malade et sur le point de mourir, mais que s'ils connaissaient quelque remède, ils en seraient récompensés largement. La veuve réfléchit et demanda qu'on allât lui chercher des herbes. Les korrigans sortirent et revinrent peu après, apportant ce que la femme avait demandé. Alors elle confectionna des tisanes et les fit boire au malade. Celui-ci commença à se sentir mieux.

- Si vous sauvez mon mari, leur dit la mère des korrigans, vous ne manquerez jamais plus de rien.

Ils restèrent là trois jours et trois nuits à soigner le père des korrigans, mais ils ne trouvaient pas le temps long et s'imaginaient être là seulement depuis trois heures. Le père des korrigans fut bientôt guéri. Il dit à la veuve et à son fils :

- Venez avec mon épouse et moi-même. Nous vous donnerons une maison et tout ce qu'il faut pour bien y vivre.

Ils arrivèrent à un grand bois dont les arbres n'avaient pas été élagués depuis bien longtemps. Le korrigan se dirigea vers une grosse pierre que, malgré sa petite taille, il souleva sans difficulté. Il y avait là un trou, très profond, mais très étroit, comme celui que la veuve et son fils avaient emprunté pour aller chez les korrigans. Le petit homme leur demanda d'y pénétrer.

Ils descendirent et furent bien étonnés de ce qu'ils voyaient : il y avait là une grande maison, avec de beaux meubles et de la vaisselle abondante, et de bons lits avec des couvertures. Par la fenêtre, on voyait une prairie bien verte, avec des vaches et des bœufs qui paissaient.

- Tout cela est à vous, dit le père des korrigans. Vous méritez puisque vous m'avez sauvé la vie. Mais je dois vous avertir qu'un grave danger vous menace. Dans huit jours, quelqu'un viendra ici. C'est mon père. Il est vieux et très méchant. Il viendra ici pour vous effrayer et tenter de vous chasser. Si vous refusez de partir, il vous tuera après avoir prononcé contre vous toutes sortes de malédictions. Mais je vais vous dire ce qu'il faut faire. Quand vous l'entendrez arriver, que la mère se place au pied du lit tandis que le fils se cachera dessous. Mon père aura un énorme couteau et un revolver à sept coups, mais quand il tirera, jetez-vous par terre et il ne pourra vous atteindre. Il essaiera alors de vous tuer avec son couteau et c'est alors que votre fils interviendra. Mais, je vous l'assure, s'il vous attrape, il vous tuera.

La huitième nuit, la mère et le fils entendirent un grand bruit et commencèrent à trembler. Ils virent le vieux korrigan qui tempêtait et jurait.

- Ah ! criait-il, je vous vois et vous êtes à moi !

Il les poursuivait l'un et l'autre. La mère se plaça au pied du lit tandis que le fils se cachait dessous. Il tira sept coups de revolver, mais la veuve s'était jetée par terre et elle ne fut pas atteinte. Alors, le vieux korrigan brandit son couteau, qui était presque aussi grand que lui-même, et se précipita vers la pauvre femme. Mais, à ce moment, le fils sortit de dessous le lit et lui coupa la tête. Alors, à ce même moment, arrivèrent des korrigans en grand nombre, ils étaient sûrement plus d'une centaine. Ils riaient et dansaient de joie en répétant :

- Que s'est-il donc passé ici ? Que de plaisir nous allons avoir ! Il est mort, le barbare, le cruel qui nous tyrannisait ! Nous allons faire la fête. Nous danserons et nous planterons un arbre en signe de notre liberté.

Et les korrigans manifestaient bruyamment leur joie. Quant à la veuve et son fils, ils vécurent tranquillement dans la maison que leur avaient donnée les korrigans, et ils ne manquèrent jamais de rien.

## LE MOULIN DES KORRIGANS - Conte breton

Il était une fois un immense moulin, la meule de pierre avait été taillée par les nains en des âges oubliés dans une montagne entière et il aurait fallu trois jours à un humain pour en faire le tour en courant...

Au sommet du moulin, des files ininterrompues de petits êtres étranges apportaient des sacs de grains et les vidaient par les multiples ouvertures.

Certains avaient de très grands yeux, d'autres de très grandes oreilles, d'autres de très grands nez, d'autres de très grandes bouches et d'autres encore de très grandes mains...

Et tous, très affairés, faisaient couler les grains vers la gigantesque meule de pierre en un flot ininterrompu, de jour et de nuit...

Mais à mi-chemin, un voleur très malin et très ingénieux détournait toutes ces récoltes à son profit. Oh, il n'en faisait rien, il se contentait d'accumuler et d'accumuler encore. La qualité ne l'intéressait pas, il ne se préoccupait que de quantité...

Les petits êtres étranges étaient inconscients de ce voleur et continuaient leur travail sans jamais se lasser...

Mais parfois, rarement, un seul grain échappait au voleur et tombait là-bas tout au fond, sur l'immense roue de pierre qui tournait, tournait sans jamais s'arrêter. Elle pouvait alors faire son travail sur ce minuscule grain et il était moulu...

Alors, un être humain, quelque part disait :

- Oh ! Je viens d'avoir une intuition[[61]](#footnote-61) !



# 

Lire à voix haute

## Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin... - V. Hugo

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin

De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;

Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;

Elle entrait, et disait : « Bonjour, mon petit père » ;

Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait

Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,

Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.

Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,

Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,

Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent

Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,

Et mainte page blanche entre ses mains froissée

Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.

Lire silencieusement

## Le rossignol - Andersen (Danemark)

En Chine, vous devez bien le savoir, l’empereur est un Chinois, et tous ceux qui l’entourent sont aussi des Chinois. Il y a bien des années, — hâtez-vous donc d’écouter cette histoire qui sera bientôt oubliée, — le château de l’empereur était le plus magnifique du monde, tout entier de porcelaine si précieuse, si fragile, si délicate qu’il fallait prendre bien garde d’y toucher. Dans le jardin, on voyait les fleurs les plus merveilleuses ; les plus belles portaient de petites clochettes d’argent qui sonnaient toutes les fois que quelqu’un passait, pour qu’il n’oubliât pas de regarder les fleurs. Oui, tout ce qu’il y avait dans le jardin de l’empereur était bien joliment disposé, et ce jardin s’étendait si loin, que le jardinier lui-même n’en avait jamais vu le bout. En avançant toujours, on arrivait dans une forêt superbe, remplie d’arbres élevés et coupée de lacs ; cette forêt s’étendait jusqu’à la mer, qui était, sur les bords même, bien bleue et bien profonde. De grands navires pouvaient aborder presque sous les arbres. Un rossignol avait établi sa demeure dans une des branches suspendues, au-dessus des flots, et il chantait si délicieusement que les pauvres pêcheurs, préoccupés pourtant de bien d’autres choses, s’arrêtaient pour l’écouter pendant la nuit, au lieu de marcher pour retirer leurs filets.

« Ah Dieu ! que c’est beau ! » disaient-ils. Cependant ils étaient obligés de songer à leur travail et de renoncer aux chants de l’oiseau ; mais, la nuit suivante, ils s’arrêtaient de nouveau et s’écriaient encore : « Ah Dieu ! que c’est beau ! »

De tous les pays du monde, les voyageurs se dirigeaient vers la ville de l’empereur. Tous en étaient émerveillés, ainsi que du château et du jardin ; mais lorsqu’ils avaient entendu le rossignol, ils disaient tous : « Voilà ce qui est le plus prodigieux ! »

Et les voyageurs, à leur retour, racontaient toutes ces merveilles, et les savants composèrent des ouvrages sur la ville, sur le château et sur le jardin. Le rossignol ne fut point oublié ; il eut même la meilleure part, et ceux qui savaient faire des vers écrivirent de brillants poèmes en l’honneur du rossignol de la forêt, qui chantait près du grand lac.

Ces livres se répandirent, et quelques-uns arrivèrent jusqu’à l’empereur. Il prit alors une chaise d’or et se mit à les lire. À chaque instant il hochait la tête, tant il était ravi de ces magnifiques descriptions du château, de la ville et du jardin. Mais le rossignol est sans contredit ce qui est le plus prodigieux ! voilà ce que disait le livre.

« Qu’est-ce donc ? dit l’empereur ; le rossignol ? Je ne connais pas. Il se trouve donc un pareil oiseau dans mon empire et même dans mon jardin ? Je n’en ai jamais entendu parler, et ce sont les livres qui me l’apprennent ! »

Puis il appela son aide de camp. Celui-ci était tellement fier, que, toutes les fois qu’un inférieur osait lui adresser la parole, il ne daignait jamais répondre que : « Peuh ! » ce qui n’a pas grande signification.

« Il doit y avoir ici un oiseau très curieux qu’on appelle rossignol, dit l’empereur : on dit que c’est ce qu’il y a de plus beau dans toute l’étendue de mon empire. Pourquoi personne ne m’en a-t-il parlé ?

— Je n’en ai jamais entendu parler moi-même, répondit l’aide de camp. Il n’a jamais eu l’honneur d’être présenté à la cour.

— Je veux qu’on me le présente ce soir et qu’il chante devant moi, dit l’empereur. Tout le monde connaît les trésors que je possède, et moi je ne les connais pas.

— Je n’en ai jamais entendu parler, reprit l’aide de camp, mais je le chercherai et je le trouverai. »

Mais où le trouver ? L’aide de camp monta et descendit tous les escaliers, traversa les corridors et les salles, interrogea tous ceux qu’il rencontra, mais personne n’avait entendu parler du rossignol.

Il retourna donc auprès de l’empereur et dit que les gens qui avaient écrit cela dans leurs livres avaient sans doute voulu faire un conte. « Votre Majesté impériale ne peut pas imaginer tout ce qu’on s’amuse à écrire. Ce ne sont partout qu’inventions et que fantasmagories.

— Mais le livre où je l’ai lu, dit l’empereur, m’a été envoyé par le puissant empereur du Japon, et par conséquent il ne peut renfermer de mensonges. Je veux entendre le rossignol ; il faut qu’il soit ici ce soir : je lui accorde ma haute faveur ; et, s’il ne vient pas, j’ordonne que l’on marche sur le ventre de tous les courtisans quand ils auront soupé.

— Tsing-pè ! » dit l’aide de camp, et il recommença à monter et à descendre les escaliers, et à traverser les salles et les corridors ; et la moitié des courtisans le suivirent, car ils n’avaient pas la moindre envie qu’on leur marchât sur le ventre.

Que de questions ne fit-on pas sur le merveilleux rossignol, que tout le monde connaissait, excepté toutes les personnes de la cour ?

Enfin ils rencontrèrent dans la cuisine une pauvre petite fille qui dit : « Oh mon Dieu ! je connais bien le rossignol ! Qu’il chante bien ! On m’a donné la permission de porter tous les soirs à ma pauvre mère malade ce qui reste de la table ; elle demeure là-bas près du rivage, et, lorsque je retourne chez nous, je me repose dans la forêt et j’entends chanter le rossignol. Souvent les larmes m’en viennent aux yeux, car cela me fait autant de plaisir que si ma mère m’embrassait.

— Petite cuisinière, dit l’aide de camp, je t’attacherai officiellement à la cuisine et je te donnerai la permission de regarder manger l’empereur si tu peux nous conduire auprès du rossignol, car il est invité pour aujourd’hui à la soirée de la cour. »

Ils partirent pour la forêt où le rossignol chantait d’ordinaire. Au milieu de leur marche, une vache se mit à beugler.

« Oh ! dit l’aide de camp, le voilà ! Quelle voix forte pour un si petit oiseau ! Il me semble ma foi que je l’ai déjà entendu.

— Non, ce sont les vaches qui beuglent, dit la petite cuisinière. Nous sommes encore loin. »

Les grenouilles du marais se mirent à coasser.

« Dieu ! que c’est beau ! dit le chapelain de la cour. Je l’entends ! C’est aussi harmonieux que les petites cloches de l’église.

— Non, ce sont les grenouilles, dit la petite cuisinière, mais je pense que nous l’entendrons bientôt. »

Et voilà que le rossignol commence à chanter.

« C’est lui, dit la petite fille : écoutez ! le voilà ! »

Et elle montrait du doigt un petit oiseau gris, en haut dans les branches.

« Est-ce possible ? dit l’aide de camp : je ne me le serais jamais figuré ainsi. Quel air simple ! Il a sûrement perdu toutes ses couleurs en se voyant entouré par tant de grands personnages.

— Petit rossignol, lui cria la petite cuisinière, notre gracieux empereur désire que vous chantiez devant lui.

— Avec grand plaisir, » répondit le rossignol.

Et il se mit à chanter que ce fut un bonheur.

« C’est un véritable harmonica, dit l’aide de camp. Et regardez donc ce petit gosier, comme il travaille ! Il est bien singulier que nous ne l’ayons jamais entendu avant ce jour : il aura un grand succès à la cour.

— Chanterai-je encore une fois devant l’empereur ? demanda le rossignol, qui croyait que Sa Majesté était là.

— Mon charmant petit rossignol, dit l’aide de camp, j’ai le vif plaisir de vous inviter pour ce soir à la fête de la cour, où vous ravirez Sa Majesté impériale avec votre chant admirable.

— Il se fait mieux entendre au milieu de la verdure que partout ailleurs ; cependant j’irai volontiers, puisque l’empereur le désire. »

Dans le château on avait fait des préparatifs extraordinaires. Les murs et les carreaux de porcelaine brillaient aux rayons de cent mille lampes d’or ; les fleurs les plus éclatantes, avec les plus belles clochettes, garnissaient les corridors. Avec tout le mouvement qu’on se donnait, il s’établit un double courant d’air qui mit en branle toutes les clochettes et empêcha de s’entendre.

Au milieu de la grande salle où l’empereur était aussi, on avait placé une baguette dorée pour le rossignol. Toute la cour était présente, et la petite cuisinière avait reçu la permission de regarder à travers la fente de la porte, car on lui avait conféré le titre officiel de *cuisinière* *impériale*.

On était en grande toilette et en grande tenue, et tous les yeux étaient fixés sur le petit oiseau gris auquel s’adressaient tous les mouvements de la tête de l’empereur.

Et le rossignol chantait d’une manière si admirable que les larmes en vinrent aux yeux de l’empereur. Oui, les larmes coulaient sur les joues de l’empereur, et le rossignol chantait de mieux en mieux. Sa voix allait jusqu’au fond du cœur. Et l’empereur était si content qu’il voulut que le rossignol portât sa pantoufle d’or autour du cou ; mais le rossignol refusa : sa récompense était assez grande déjà.

« J’ai vu des larmes dans les yeux de l’empereur, dit-il, c’est pour moi le plus riche trésor. Les larmes d’un empereur ont une valeur particulière. Dieu le sait, je suis suffisamment récompensé. »

Et là-dessus il recommença ses chants si doux.

« Quelle coquetterie charmante ! » dit chacune des dames ; et pour ressembler au rossignol, elles se mirent de l’eau dans la bouche pour faire des roulades quand on leur parlait. Les laquais et les valets de chambre manifestèrent aussi la plus vive satisfaction ; ce qui n’est pas peu dire, car ce sont ces gens-là qui sont les plus difficiles à satisfaire.

Bref, le rossignol eut le plus grand succès.

À partir de ce jour, il lui fallut vivre à la cour. On lui donna une cage avec la permission de se promener deux fois par jour et une fois la nuit. Il était alors suivi de douze domestiques, dont chacun lui avait attaché au pied un ruban de soie qu’il avait grand soin de pas lâcher. Une telle promenade ne devait sans doute pas être des plus agréables.

Toute la ville parla dès lors de l’oiseau prodigieux ; on ne s’entretint plus que de lui. Quand deux personnes s’abordaient, l’une disait aussitôt : « Le ros.... » et avant qu’elle eût fini, l’autre avait déjà prononcé : « signol ! » et on s’était compris.

La faveur dont l’oiseau jouissait dans le public était si grande, que onze enfants de charcutiers furent appelés Rossignols, quoique leur gorge ne possédât pas une seule note harmonieuse.

Un jour l’empereur reçut un gros paquet sur lequel il y avait : « Le Rossignol. »

« Voilà sans doute un nouveau livre sur notre célèbre oiseau, » dit-il.

Au lieu d’un livre, il trouva un petit objet mécanique enfermé dans une boîte. C’était un rossignol artificiel qui devait imiter le rossignol vivant ; il était tout couvert de diamants, de rubis et de saphirs.

Dès qu’on eut remonté le mécanisme, il se mit à chanter un des morceaux que le véritable rossignol chantait aussi ; et en même temps on voyait remuer sa queue, sur laquelle étincelaient l’or et l’argent. Autour du cou il portait un ruban avec cette inscription : « Le rossignol de l’empereur du Japon est pauvre en comparaison de celui de l’empereur chinois. »

« C’est magnifique, » dirent tous les courtisans ; et celui qui avait apporté l’oiseau artificiel reçut le titre de grand introducteur de rossignols auprès de Sa Majesté Impériale.

« Qu’on les fasse chanter ensemble ; ce sera un superbe duo, » dit l’empereur.

Et on les fit chanter ensemble ; mais le duo n’allait pas du tout ; car le véritable rossignol chantait selon son inspiration naturelle, et l’autre obéissait au mouvement des cylindres.

« Ce n’est pas la faute de celui-ci, dit le chef d’orchestre de la cour en désignant l’oiseau artificiel ; car il chante parfaitement en mesure, et on dirait qu’il a été formé à mon école. »

On le fit donc chanter seul ; il eut autant de succès que le véritable, et il plaisait bien davantage aux yeux ; car il brillait autant que les bracelets et les broches des dames de la cour.

Il chanta ainsi trente-trois fois le même morceau et sans la moindre fatigue. Ses auditeurs auraient bien voulu le faire recommencer encore, mais l’empereur pensa que c’était légitimement le tour du rossignol vivant… Mais où était-il ? Personne n’avait remarqué qu’il s’était envolé par la fenêtre pour regagner sa verte forêt.

« Qu’est-ce donc ? » dit l’empereur ; et tous les courtisans murmuraient d’indignation et accusaient le rossignol d’ingratitude. « Heureusement nous avons ici le meilleur des deux, » dirent-ils ; et ils se consolèrent en faisant chanter à l’oiseau artificiel le même morceau pour la trente-quatrième fois.

Ces messieurs n’étaient pourtant pas encore parvenus à le savoir par cœur, parce qu’il était très-difficile.

Et le chef d’orchestre manqua d’expressions pour vanter l’oiseau ; il surpassait de beaucoup, assurait-il, le rossignol véritable, non-seulement par sa robe et ses pierreries, mais aussi par son organisation intérieure.

« Car, voyez-vous, messeigneurs, et vous, grand empereur, avant tous, chez le véritable rossignol on ne peut jamais calculer sûrement les notes qui vont suivre ; mais chez l’oiseau artificiel, tout est déterminé d’avance. On peut l’expliquer, on peut l’ouvrir, on peut montrer où se trouvent les cylindres, comment ils tournent, et de quelle manière les mouvements se succèdent.

— C’est notre opinion, dirent-ils tous ; et le chef d’orchestre obtint la permission de montrer l’oiseau au peuple le dimanche suivant. L’empereur ordonna aussi de le faire chanter, et tous ceux qui l’entendirent furent aussi transportés que s’ils s’étaient enivrés avec du thé, ce qui est tout à fait chinois, et tous s’écrièrent en même temps : « Oh ! » en levant l’index et en remuant la tête.

Mais les pauvres pêcheurs qui avaient entendu le véritable rossignol dirent : « C’est gentil ; les mélodies sont semblables, mais il y manque je ne sais quoi. »

Le véritable rossignol fut banni de la ville et de l’empire.

L’oiseau artificiel eut une place d’honneur sur un coussin de soie auprès du lit de l’empereur. Tout l’or, tous les bijoux qu’on lui avait offerts étaient étalés autour de lui. Il avait reçu le titre de grand chanteur impérial du dessert de l’empereur, place qui était classée au numéro un du côté gauche, suivant la hiérarchie officielle des fonctionnaires de la cour : car l’empereur regardait ce côté comme le plus important, à cause de la place du cœur ; vous devez bien savoir qu’un empereur même a le cœur à gauche.

Et le chef d’orchestre composa un ouvrage de vingt-cinq volumes sur l’oiseau artificiel : le livre était si long et si savant, et tellement rempli des mots chinois les plus difficiles, que chacun se vantait de l’avoir lu et compris : sans cela, on se serait soi-même rangé au nombre des niais et on se serait exposé à se faire marcher sur le ventre.

Tel fut l’état des choses pendant toute une année. L’empereur, la cour et tout le peuple chinois savaient par cœur chaque petit glou-glouk de l’oiseau artificiel. Cette raison même leur rendit l’air d’autant plus agréable, puisqu’ils pouvaient à leur choix ou le chanter ou l’accompagner. Les gamins des rues chantaient tzi, tzi, tzi-glou, glouk, glou ! et l’empereur faisait chorus avec eux. Si vous saviez comme c’était beau !

Mais un soir que l’oiseau mécanique chantait de son mieux, et que l’empereur l’écoutait dans son lit avec délices, on entendit tout à coup dans l’intérieur du corps, crac, puis ! br-rr-ou-ou ; toutes les roues prirent le galop, et la musique s’arrêta subitement.

L’empereur sauta hors du lit et envoya chercher son médecin ordinaire, mais celui-ci n’y put rien. Ensuite on fit venir un horloger qui réussit en effet, après beaucoup de paroles et un long examen, à réparer l’oiseau ; mais il recommanda de le bien ménager, parce que les pivots étaient usés, et qu’il était impossible d’en introduire de neufs.

Quelle désolation ! On ne pouvait plus faire chanter l’oiseau artificiel qu’une fois par an, et cette fois même était presque de trop. Mais, à chaque séance solennelle, le chef d’orchestre fit un petit discours rempli de mots inintelligibles, où il expliquait que le chant était plus parfait que jamais, et après une telle affirmation, le chant était plus parfait que jamais.

Cinq années s’étaient écoulées ainsi, lorsque le pays fut plongé dans une profonde douleur. Les Chinois aimaient beaucoup leur empereur, mais il tomba malade et l’on disait qu’il allait mourir. Déjà on avait élu un nouvel empereur, et le peuple était assemblé sur la place. On demanda à l’aide de camp comment se trouvait le vieil empereur.

« Peuh ! » répondit-il en secouant la tête.

L’empereur était étendu pâle et froid dans son grand lit magnifique. Toute la cour le croyait mort ; chacun courait donc saluer le nouvel empereur.

Les domestiques répandirent la nouvelle partout, et les femmes de chambre avaient profité de l’occasion pour donner un thé. Partout, dans les corridors et dans les salles, on avait placé des tapis pour amortir le bruit des pas ; tout le château était triste et silencieux ! Mais l’empereur n’était pas mort. Seulement, il était toujours étendu pâle et froid dans son grand lit garni de rideaux de velours avec des embrasses d’or ; à travers une fenêtre, la lune projetait la lumière sur lui et sur l’oiseau protégé.

Le pauvre empereur pouvait à peine respirer ; il était aussi oppressé que si quelqu’un lui eût marché sur la poitrine ; il ouvrit les yeux, et vit que c’était la Mort qui s’était mis sur la tête sa couronne d’or, et qui tenait d’une main son sabre et de l’autre son riche drapeau. Tout autour, dans les plis des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, dont quelques-unes semblaient affreuses et les autres douces et souriantes. C’étaient les bonnes et les mauvaises actions de l’empereur qui se présentaient pour assister à sa dernière heure.

« Te souviens-tu de ceci ? lui dirent-elles tout bas l’une après l’autre. Te souviens-tu de cela ? »

Et elles lui racontèrent bien des choses qui lui firent couler la sueur du front.

« Je n’ai jamais rien su de pareil ! dit l’empereur. De la musique, de la musique ! Qu’on apporte le grand tam-tam chinois pour que je n’entende plus ce qu’elles disent ! »

Et les figures continuèrent de parler, et la Mort répondait par un hochement de tête chinois à tout ce qu’elles disaient.

« De la musique, de la musique ! répéta l’empereur. Toi, petit oiseau d’or, chante, chante donc ! Je t’ai donné tant d’or et tant de diamants ! J’ai même suspendu ma pantoufle autour de ton cou. Veux-tu chanter ? »

Mais l’oiseau restait muet. Il n’y avait personne pour le remonter, et sans ce secours il n’avait pas de voix.

Et la Mort continuait de tourner vers l’empereur ses orbites creuses. Et le silence se prolongeait d’une manière effroyable.

Alors tout à coup, près de la fenêtre, se fit entendre un chant ravissant : c’était le petit rossignol de la forêt qui chantait sur une branche. Il avait appris la maladie de l’empereur, et il venait lui apporter de l’espoir et de la consolation. Grâce au charme de sa voix, les visions devenaient de plus en plus pâles, le sang circulait de plus en plus vivement dans les membres affaiblis de l’empereur, et la Mort même écoutait en disant : « Continue, petit rossignol, continue.

— Oui, répondit le rossignol, si tu veux me donner ton beau sabre d’or, et ton riche drapeau, et la couronne de l’empereur. »

Et la Mort donnait à mesure chaque joyau pour une chanson, et le rossignol continuait toujours ; il disait le cimetière paisible où poussent les roses blanches, où le tilleul répand ses parfums, où l’herbe fraîche est arrosée des larmes des survivants.

Et la Mort fut prise du désir de retourner à son jardin, et s’évanouit par la fenêtre comme un brouillard froid et blanc.

« Merci, merci, dit l’empereur. Merci, petit oiseau céleste ; je te reconnais bien ; je t’ai chassé de ma ville et de mon empire, et cependant tu as mis en fuite les méchantes figures qui assiégeaient mon lit ; tu as éloigné la Mort de mon cœur. Comment pourrais-je te récompenser ?

— Tu m’as déjà récompensé, dit le rossignol. J’ai arraché des larmes à tes yeux, la première fois que j’ai chanté. Je ne l’oublierai jamais ; ce sont les diamants qui touchent l’âme d’un chanteur. Mais maintenant dors, pour reprendre tes forces et te rétablir : je continuerai de chanter. »

Et pendant qu’il chantait, l’empereur fut pris d’un doux sommeil, d’un sommeil calme et bienfaisant.

Le soleil brillait à travers la fenêtre lorsqu’il se réveilla fort et guéri. Aucun de ses serviteurs n’était revenu auprès de lui ; on le croyait toujours mort. Le rossignol seul était resté fidèlement à son poste.

« Tu resteras toujours auprès de moi, dit l’empereur ; tu chanteras quand il te plaira, et l’oiseau artificiel, je le briserai en mille morceaux.

— Épargne-le, dit le rossignol ; il a fait le bien tant qu’il a pu ; garde le toujours. Pour moi, je ne puis ni bâtir mon nid ni demeurer dans le château ; laisse-moi venir quand bon me semblera. Le soir, je chanterai sur la branche près de ta fenêtre pour t’égayer et te faire réfléchir : je chanterai les heureux et ceux qui souffrent, je chanterai le bien et le mal, tout ce qui n’est pas connu de toi : car le petit oiseau vole partout, jusqu’à la cabane du pauvre pêcheur et du laboureur, qui tous les deux vivent si loin de toi et de ta cour. J’aime ton cœur plus que ta couronne, et cependant il sort d’une couronne un parfum saint et céleste. Je viendrai et je chanterai ; mais promets-moi seulement une chose.

— Tout ! répondit l’empereur, qui s’était revêtu de son costume impérial et qui pressait contre son cœur son sabre d’or.

— Une seule chose : ne raconte à personne que tu as un petit oiseau qui t’informe de tout. Crois-moi, tout n’en ira que mieux. »

Et le rossignol s’envola.

Un instant après les courtisans et les serviteurs entrèrent pour voir une dernière fois leur défunt empereur.

.... Et voilà qu’ils restaient tout ébahis ; mais l’empereur leur dit tout bonnement : *Bonjour*.



# 

Lire à voix haute

## Le Loup et l’Agneau - La Fontaine

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure[[62]](#footnote-62).

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

- Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas[[63]](#footnote-63) désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas[[64]](#footnote-64) au-dessous d'Elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

- Je n'en ai point. -C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte et puis le mange,

Sans autre forme de procès.



Lire silencieusement

## Le grand-père qui faisait fleurir les arbres - (Japon)

Il y a bien longtemps, dans un tout petit village, vivaient un très vieil homme et sa femme. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfant et avaient adopté un petit chien qu'ils aimaient tendrement. Celui-ci, reconnaissant et fidèle, ne s'éloignait jamais d'eux et les suivait partout où ils allaient qu'ils travaillent dans leur jardin ou dans leur petit champ à la sortie du village.

Un jour que le vieux travaillait dans son jardin, il remarqua que le chien flairait et grattait en un certain endroit du gazon sous un vieux pin. Aussitôt, il arrêta sa pioche, et regarda. Le chien s'élança bientôt vers lui en aboyant de toutes ses forces et retourna au même endroit où il gratta avec ardeur. Il s'agita tellement que le vieil homme prit sa pioche et s'approcha du chien qui se mit à aboyer très fort. Le vieux donna quelques coups de pioche. Au bout d'un moment, il entendit un son clair et vit un coffre doré. Le vieux l'ouvrit et vit un riche trésor de pièces brillantes en or. Le vieux, appela sa femme qui l'aida à dégager le coffre et tous deux l'emportèrent à la maison. En un instant, grâce à leur petit chien, les deux vieux étaient devenus riches. Pour remercier l'animal, ils lui donnèrent à manger ce qu'ils pouvaient trouver de mieux et firent de sa couche un lit de prince tant elle était moelleuse.

Mais les nouvelles se propagent vite et dans le petit village, l'histoire de la découverte du trésor se répandit comme une traînée de poudre. Un de leurs voisins en perdit même le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il se persuada que leur petit chien avait un don pour découvrir les trésors enfouis et il se rendit chez ses voisins afin qu'ils lui prêtent leur animal pour quelques jours.

- "Nous aimons tellement notre chien que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure", lui dit le vieillard.

Mais l'envieux ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce soit à un homme, ils finirent par prêter leur chien à leur voisin.

De retour chez lui, le voisin mena le chien dans son jardin. Aussitôt, il s'arrêta, flaira le sol et se mit à gratter. Le voisin accourut suivi de sa femme qui portait une pioche. Ils creusèrent la terre et trouvèrent un grand tas d'ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une violente colère. Il leva sa pioche avec rage et tua le petit chien.

Le méchant homme courut en geignant chez ses bons voisins et d'une petite voix leur dit :

-"Quel malheur! Votre petit chien est mort brusquement en arrivant dans mon jardin. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous puissiez l'ensevelir."

Avec beaucoup de tristesse, les deux vieux portèrent leur petit chien à l'endroit où il avait trouvé le trésor, et l'y ensevelirent sous le vieux pin. Ils pleurèrent car maintenant, ils n'avaient plus personne à aimer.

Cependant, une nuit, pendant que le vieillard dormait, son chien lui apparut en rêve et lui dit: -"Coupe l'arbre sous lequel je suis enseveli, et fais-en un mortier[[65]](#footnote-65) à riz. Cela te consolera."

Dès le matin, le vieillard raconta son rêve à sa femme. Celle-ci lui conseilla de suivre les instructions du chien. Il avait toujours été bon pour eux, son message ne pouvait être qu'un bon message. Le vieux coupa l'arbre et de son tronc, il fit un grand et beau mortier.

Le temps de la récolte du riz était arrivé. Le vieillard prit son nouveau mortier et y entassa les grains. Ceux-ci commencèrent à pousser mais au lieu de grains, il en sortit une quantité de pièces brillantes en or. Les deux vieux se réjouirent de tout leur cœur.

Mais les nouvelles se propagent vite et dans le petit village, l'histoire du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il retourna chez ses voisins et leur demanda de lui prêter leur mortier à riz.

- "Nous aimons tellement notre mortier que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure", lui dit le vieillard.

Mais l'envieux ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce soit à un homme, ils finirent par prêter leur mortier à leur voisin.

De retour chez lui, le voisin se mit vite à éplucher des grains de riz. Aidé de sa femme, il en amena des ballots entiers car il comptait bien faire une riche récolte de pièces d'or. Mais, cette fois encore, son avidité fut durement châtiée. Au lieu de pièces d'or, il n'en sortit que d'affreuses ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une violente colère. Il prit un marteau et avec rage et brisa le mortier en petits morceaux qu'il brûla.

Le méchant homme courut en geignant chez ses voisins et d'une petite voix leur dit:

-"Quel malheur! Votre mortier s'est mis à flamber sans raison. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous ne l'attendiez pas en retour."

Les bons vieux furent très peinés naturellement en apprenant ce qui était arrivé. Ils allèrent se coucher bien tristes. Une fois encore, le vieil homme vit son chien en rêve. Il le consola et lui dit d'aller chez son voisin et de lui prendre les cendres du mortier brûlé, de les emporter sur la grande route et, lorsque le roi passerait, de grimper sur les cerisiers encore dénudés et d'y répandre les cendres. Au passage du cortège royal, les cerisiers fleuriraient aussitôt, dans toute leur splendeur.

Le matin suivant, le vieillard alla chez son voisin et emporta les cendres de son mortier. Et comme le chien lui avait dit, il les mit dans un sac et s'en alla sur la grande route, là où les cerisiers étaient encore nus, car ce n'était pas encore la saison où les arbres se parent de leurs robes de fleurs multicolores et odorantes.

A peine arrivé, il vit venir sur la route, le roi et toute sa suite. Il grimpa bien vite sur un cerisier et au lieu de se jeter face contre terre comme le faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché dans son arbre. Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna de saisir le vieux et de le châtier. Mais le vieillard, sans se laisser intimider, saisit les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres tout alentour. Aussitôt, tout fleurit et s'emplit de parfum enivrant. Le roi en fut si charmé et intrigué qu'il offrit de riches présents au vieillard et le fit venir dans son château pour l'honorer.

Mais les nouvelles se propagent vite et dans le petit village, l'histoire des cendres du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il ramassa les cendres du mortier qui restaient encore dans la cheminée, et se mit en route pour faire fleurir lui aussi les cerisiers en l'honneur du roi, puisque le vieillard en avait été tellement récompensé.

A peine arrivé, il vit venir sur la route, le roi et toute sa suite. Il grimpa bien vite sur un cerisier et au lieu de se jeter face contre terre comme le faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché dans son arbre. Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna de saisir du voisin envieux afin de le châtier. Celui saisit les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres tout alentour. Aussitôt, d'affreuses ordures puantes et de vieux os volèrent au visage du roi et des hommes de sa suite et salirent leurs vêtements. Les gardes se saisirent du méchant homme et le rouèrent de coups. Ils le lièrent et le jetèrent en prison, où il resta de longues années.

Mais les nouvelles se propagent vite et dans le petit village, l'histoire du voisin envieux se répandit comme une traînée de poudre. Lorsqu'il fut enfin remis en liberté, personne ne voulut avoir affaire à lui et il mourut piteusement peu après.

Quant aux deux vieux, ils n'oublièrent jamais leur cher petit chien. Ils vécurent cependant heureux jusqu'à la fin de leur vie.



# 

Lire à voix haute

## Le hareng saur - Charles Cros

Il était un grand mur blanc - nu, nu, nu,

Contre le mur une échelle - haute, haute, haute,

Et, par terre, un hareng saur[[66]](#footnote-66) - sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains - sales, sales, sales,

Un marteau lourd, un grand clou - pointu, pointu, pointu,

Un peloton de ficelle - gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle - haute, haute, haute,

Et plante le clou pointu - toc, toc, toc,

Tout en haut du grand mur blanc - nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau - qui tombe, qui tombe, qui tombe,

Attache au clou la ficelle - longue, longue, longue,

Et, au bout, le hareng saur - sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle - haute, haute, haute,

L'emporte avec le marteau - lourd, lourd, lourd,

Et puis, il s'en va ailleurs - loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur - sec, sec, sec,

Au bout de cette ficelle - longue, longue, longue,

Très lentement se balance - toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire - simple, simple, simple,

Pour mettre en fureur les gens - graves, graves, graves,

Et amuser les enfants - petits, petits, petits.

## Les roses de Saadi - Marceline Desbordes-Valmore

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;

Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes

Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées

Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.

Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.

Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...

Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Lire silencieusement

## Les voisins - Andersen (Danemark)

On aurait vraiment pu croire que la mare aux canards était en pleine révolution ; mais il ne s’y passait rien. Pris d’une folle panique, tous les canards qui, un instant avant, se prélassaient avec indolence sur l’eau ou y barbotaient gaiement, la tête en bas, se mirent à nager comme des perdus vers le bord, et, une fois à terre, s’enfuirent en se dandinant, faisant retentir les échos d’alentour de leurs cris les plus discordants. La surface de l’eau était tout agitée. Auparavant elle était unie comme une glace ; on y voyait tous les arbres du verger, la ferme avec son toit et le nid d’hirondelles ; au premier plan, un grand rosier tout en fleur qui, adossé au mur, se penchait au-dessus de la mare. Maintenant on n’apercevait plus rien ; le beau paysage avait disparu subitement comme un mirage.

A la place il y avait quelques plumes que les canards avaient perdues dans leur fuite précipitée ; une petite brise les balançait et les poussait vers le bord. Survint une accalmie, et elles restèrent en panne. La tranquillité rétablie, l’on vit apparaître de nouveau les roses. Elles étaient magnifiques ; mais elles ne le savaient pas. La lumière du soleil passait à travers leurs feuilles délicates ; elles répandaient la plus délicieuse senteur.

- Que l’existence est donc belle ! dit l’une d’elles. Il y a pourtant une chose qui me manque. Je voudrais embrasser ce cher soleil, dont la douce chaleur nous fait épanouir ; je voudrais aussi embrasser les roses qui sont là dans l’eau. Comme elles nous ressemblent ! Il y a encore là-haut les gentils petits oiseaux que je voudrais caresser. Comme ils gazouillent joliment quand ils tendent leurs têtes mignonnes hors de leur nid ! Mais il est singulier qu’ils n’aient pas de plumes, comme leur père et leur mère. Quels excellents voisins cela fait !

Ces jeunes oiseaux étaient des moineaux ; leurs parents aussi étaient des moineaux ; ils s’étaient installés dans le nid que l’hirondelle avait confectionné l’année d’avant : ils avaient fini par croire que c’était leur propriété.

- Sont-ce des pièces pour faire des habits aux canards ? demanda l’un des petits moineaux, en apercevant les plumes sur l’eau.

- Comment pouvez-vous dire des sottises pareilles ? dit la mère. Ne savez-vous donc pas qu’on ne confectionne pas des vêtements aux oiseaux comme aux hommes ? Ils nous poussent naturellement. Les nôtres sont bien plus fins que ceux des canards. A propos, je voudrais bien savoir ce qui a pu tant effrayer ces lourdes bêtes. Je me rappelle que j’ai poussé quelques pip, pip énergiques en vous grondant tout à l’heure. Serait-ce cela ? Ces grosses roses, qui étaient aux premières loges, devraient le savoir ; mais elles ne font attention à rien ; elles sont perdues dans la contemplation d’elles-mêmes. Quels ennuyeux voisins ! Les petits marmottèrent quelques légers pip d’approbation.

- Entendez-vous ces amours d’oiseaux ! dirent les roses. Ils s’essayent à chanter ; cela ne va pas encore ; mais dans quelque temps ils fredonneront gaiement. Que ce doit être agréable de savoir chanter ! on fait plaisir à soi-même et aux autres. Que c’est charmant d’avoir de si joyeux voisins !

Tout à coup deux chevaux arrivèrent au galop ; on les menait boire à la mare. Un jeune paysan montait l’un ; il n’avait sur lui que son pantalon et un large chapeau de paille. Le garçon sifflait mieux qu’un moineau ; il fit entrer ses chevaux dans l’eau jusqu’à l’endroit le plus profond.

En passant près du rosier, il en cueillit une fleur et la mit à son chapeau. Il n’était pas peu fier de cet ornement. Les autres roses, en voyant s’éloigner leur sœur, se demandèrent l’une à l’autre :

- Où peut-elle bien aller ?

Aucune ne le savait.

Parfois je souhaite de pouvoir me lancer à travers le monde, dit l’une d’elles ; mais réellement je me trouve très bien ici : le jour, le soleil y donne en plein ; et la nuit, je puis admirer le bel éclat lumineux du ciel à travers les petits trous du grand rideau bleu. C’est ainsi que dans sa simplicité elle désignait les étoiles.

- Nous apportons ici l’animation et la gaieté, reprit la mère moineau. Les braves gens croient qu’un nid d’hirondelles porte bonheur, c’est pourquoi l’on ne nous tracasse pas ; on nous aime au contraire, et l’on nous jette de temps en temps quelques bonnes miettes. Mais nos voisins, à quoi peuvent-ils être utiles ? Ce grand rosier, là contre le mur, ne fait qu’y attirer l’humidité. Qu’on l’arrache donc et qu’à sa place on sème un peu de blé. Voilà une plante profitable. Mais les roses, ce n’est que pour la vue et l’odorat. Elles se fanent l’une après l’autre. Alors, m’a appris ma mère, la femme du fermier en recueille les feuilles. On les met ensuite sur le feu pour que cela sente bon. Jusqu’au bout de leur existence, elles ne sont bonnes que pour flatter les yeux et le nez.

Lorsque le soir approcha et que des myriades d’insectes se mirent à danser des rondes dans les vapeurs légères que le soleil couchant colore en rose, le rossignol arriva et chanta pour les roses ses plus délicieux airs : le refrain était que le beau est aussi nécessaire au monde que le rayon de soleil. Les fleurs pensaient que l’oiseau faisait allusion à ses propres mélodies ; elles n’avaient pas l’idée qu’il chantait leur beauté. Elles n’en étaient pas moins ravies de ses harmonieuses roulades : elles se demandaient si les petits moineaux du toit deviendraient aussi un jour des rossignols.

- J’ai fort bien compris le chant de cet oiseau des bois, dit l’un d’eux, sauf un mot qui n’a pas de sens pour moi : le beau : qu’est-ce cela ?

- A vrai dire, ce n’est rien du tout, répondit-elle ; c’est si fragile ! Tenez, là-bas au château, où se trouve le pigeonnier dont les habitants reçoivent tous les jours pois et avoine à gogo (j’y vais quelquefois marauder et y présenterai un jour), donc, au château ils ont deux énormes oiseaux au cou vert et portant une crête sur la tête : ces bêtes peuvent faire de leur queue une roue aux couleurs tellement éclatantes qu’elles font mal aux yeux : c’est là ce qu’il y a de plus beau au monde. Eh bien, je vous demande un peu : si l’on arrachait les plumes à ces paons (c’est ainsi qu’on appelle ces animaux si fiers), auraient-ils meilleure façon que nous ? Je leur aurais depuis longtemps enlevé leur parure, s’ils n’étaient pas si gros. Mais c’est pour vous dire que le beau tient à peu de chose.

- Attendez, c’est moi qui leur arracherai leurs plumes ! s’écria le petit moineau, qui n’avait lui-même encore qu’un mince duvet.

Dans la maison habitaient un jeune fermier et sa femme ; c’étaient de bien braves gens, ils travaillaient ferme ; tout chez eux avait un air propre et gai. Tous les dimanches matin, la fermière allait cueillir un bouquet des plus belles roses et les mettait dans un vase plein d’eau sur le grand bahut.

- Voilà mon véritable almanach, disait le mari ; c’est à cela que je vois que c’est bien aujourd’hui dimanche.

Et il donnait à sa femme un gros baiser.

- Que c’est fastidieux, toujours des roses ! dit la mère moineau.

Tous les dimanches on renouvelait le bouquet ; mais pour cela le rosier ne dégarnissait pas de fleurs. Dans l’intervalle il était poussé des plumes aux petits moineaux ; ils demandèrent un jour à accompagner leur maman au fameux pigeonnier ; mais elle ne le permit pas encore. Elle partit pour aller leur chercher à manger ; la voilà tout à coup prise au lacet que des gamins avaient tendu sur une branche d’arbre. La pauvrette avait ses pattes entortillées dans le crin qui la serrait horriblement.

Les gamins, qui guettaient sous un bosquet, accoururent et saisirent l’oiseau brusquement.

- Ce n’est qu’un pierrot[[67]](#footnote-67) ! dirent-ils.

Mais ils ne le relâchèrent pas pour cela. Ils l’emportèrent à la maison, et chaque fois que le malheureux oiseau se démenait et criait, ils le secouaient. Chez eux ils trouvèrent un vieux colporteur, qui était en tournée. C’était un rieur ; à l’aide de ses plaisanteries il vendait force morceaux de savon et pots de pommade. Les galopins lui montrèrent le moineau.

Ecoutez, dit-il, nous allons le faire bien beau, il ne se reconnaîtra plus lui- même.

L’infortunée maman moineau frissonna de tous ses membres. Le vieux prit dans sa balle un morceau de papier doré qu’il découpa artistement ; il enduisit l’oiseau de toutes parts avec du blanc d’œuf, et colla le papier dessus. Les gamins battaient des mains en voyant le pierrot doré sur toutes les coutures ; mais lui ne songeait guère à sa toilette resplendissante, il tremblait comme une feuille. Le vieux loustic coupa ensuite un petit morceau d’étoffe rouge, y tailla des zigzags pour imiter une crête de coq, et l’ajusta sur la tête de l’oiseau.

- Maintenant, vous allez voir, dit-il, quel effet il produira quand il va voler !

Et il laissa partir le moineau qui, éperdu de frayeur, se mit à tourner en rond, ne sachant plus où il était. Comme il brillait à la lumière du soleil ! Toute la gent volatile, même une vieille corneille fut d’abord effarée à l’aspect de cet être extraordinaire. Le moineau s’était un peu remis et avait pris son vol vers son nid ; mais toute la bande des moineaux d’alentour, les pinsons, les bouvreuils et aussi la corneille se mirent à sa poursuite pour apprendre de quel pays il venait. Au milieu de ce tohu-bohu, il se troubla de nouveau, l’épouvante commençait à paralyser ses ailes, son vol se ralentissait. Plusieurs oiseaux l’avaient rattrapé et lui donnaient des coups de bec ; les autres faisaient un ramage terrible. Enfin le voilà devant son nid. Les petits, attirés par tout ce tapage, avaient mis la tête à la fenêtre.

- Tiens, se dirent-ils l’un à l’autre, c’est certainement un jeune paon. L’éclat de son plumage fait mal aux yeux.

- Te rappelles-tu ce que la mère nous a dit : "C’est le beau. A bas le beau ! Sus, sus !"

Et de leurs petits becs ils frappèrent l’oiseau épuisé qui n’avait plus assez de souffle pour dire pip, ce qui l’aurait peut-être fait reconnaître. Ils barrèrent l’entrée du nid à leur mère. Les autres oiseaux alors se jetèrent sur elle et lui arrachèrent une plume après l’autre ; elle finit par tomber sanglante au milieu du rosier.

- Pauvre petite bête ! dirent les roses. Cache-toi bien. Ils n’oseront pas te poursuivre plus loin. Notre père te défendra avec ses épines. Repose ta tête sur nous. Mais le pauvre moineau était dans les dernières convulsions, il étendit les ailes, puis les resserra ; il était mort. Dans le nid, c’étaient des pip, pip continuels.

- Où peut donc rester la mère si longtemps ? dit l’aîné des petits. Serait-ce avec intention qu’elle ne rentre pas ? peut-être veut-elle nous signifier que nous sommes assez grands pour pourvoir nous-mêmes à notre entretien ? Oui, ce doit être cela. Elle nous abandonne le nid. Nous pouvons y loger tous trois maintenant ; mais plus tard, quand nous aurons de la famille, à qui sera-t-il ?

- Moi, je vous ferai bien décamper, dit le plus jeune, quand je viendrai installer ici ma nichée.

- Tais-toi, blanc-bec, dit le second, je serai marié bien avant toi, et avec ma femme et mes petits je te ferai une belle conduite si tu viens ici.

- Et moi, je ne compte donc pour rien ? s’écria l’aîné.

- La querelle s’envenima, ils se mirent à se battre des ailes, à se donner des coups de bec ; les voilà tous trois hors du nid dans la gouttière, ils restèrent à plat quelque temps, clignotant des yeux de l’air le plus niais. Enfin ils se relevèrent, ils savaient un peu voleter, et les deux aînés, se sentant le désir de voir le monde, laissèrent le nid au plus jeune. Avant de se séparer, ils convinrent d’un signe pour se reconnaître plus tard : c’était un pip prolongé, accompagné de trois grattements avec la patte gauche ; ils devaient apprendre ce moyen de reconnaissance à leurs petits. Le plus jeune se carrait avec délices dans le nid, qui était maintenant à lui seul. Mais dès la nuit suivante le feu prit au toit, qui était de chaume ; il flamba en un instant et le moineau fut grillé. Lorsque le soleil apparut, il ne restait plus debout que quelques poutres à moitié calcinées, appuyées contre un pan de mur. Les décombres fumaient encore. A côté des ruines, le rosier était resté aussi frais, aussi fleuri que la veille ; l’image de ses riches bouquets se reflétait toujours dans l’eau.

- Quel effet pittoresque font ces fleurs épanouies devant ces ruines ! s’écria un passant. Il me faut dessiner cela.

Et il tira d’un cahier une feuille de papier et se mit à tracer un croquis : c’était un peintre. Il dessina les restes de la maison, la cheminée qui menaçait de s’écrouler, les débris de toute sorte, et en avant le magnifique rosier couvert de fleurs. Ce contraste entre la nature, toujours belle et vivante, et l’œuvre de l’homme, si périssable, était saisissant. Dans la journée, les deux jeunes moineaux envolés de la veille vinrent faire un tour aux lieux de leur naissance.

- Qu’est devenue la maison ? s’écrièrent-ils. Et le nid ? Tout a péri, et notre frère le querelleur aussi. C’est bien fait pour lui. Mais faut-il que ces maudites roses aient seules échappé au feu ! Et le malheur des autres ne les chagrine pas, ni ne les fait maigrir, elles ont toujours leurs grosses joues bouffies !

- Je ne puis les voir, dit l’aîné. Allons-nous-en, c’est maintenant un séjour affreux.

Et ils s’envolèrent.

Par une belle journée d’automne, une bande de pigeons, noirs, blancs, tachetés, sautillaient dans la basse-cour du château. Leur plumage bien lissé brillait au soleil. On venait de leur jeter des pois et des graines. Ils couraient çà et là en désordre.

- En groupes ! en groupes ! dit une vieille mère pigeonne.

- Quelles sont ces petites bêtes grises qui gambadent toujours derrière nous ? demanda un jeune pigeon au plumage rouge et vert.

- Venez, gris-gris. Ce sont des moineaux. Comme notre race a la réputation d’être douce et affable, nous les laissons picorer quelques graines.

En effet, voilà que deux des moineaux qui venaient d’arriver de côtés différents se mirent pour se saluer, à gratter trois fois de la patte gauche et à pousser un pip en point d’orgue.

- On fait bombance ici, se dirent-ils.

Les pigeons d’un air protecteur se rengorgeaient et se promenaient fiers et hautains. Quand on les observe de près, on les trouve remplis de défauts ; entre eux, quand ils se croient seuls, ils sont toujours à se quereller, à se donner de furieux coups de bec.

- Regarde un peu celui qui a une si grosse gorge ! dit un des jeunes pigeons à la vieille grand-mère. Comme il avale des pois ! son jabot en crève presque ! Allons, donnez-lui une raclée. Courez, courez, courez !

- Et les yeux scintillants de méchanceté, deux jeunes se jetèrent sur le pigeon à grosse gorge qui, la crête soulevée de colère, les bouscula l’un après l’autre.

- En groupes ! s’écria la vieille. Venez, gris-gris ! Courez, courez, courez !

Les moineaux faisaient ripaille ; ils avaient mis de côté leur effronterie native, et se tenaient convenablement pour qu’on les tolérât ; ils se plaçaient même dans les groupes au commandement de la vieille. Une fois bien repus, ils déguerpirent ; quand ils furent un peu loin, ils échangèrent leurs idées sur les pigeons, dont ils se moquèrent à plaisir. Ils allèrent, pour faire la sieste, se reposer sur le rebord d’une fenêtre : elle était ouverte. Quand on a le ventre plein, on se sent hardi ; aussi l’un d’eux se risqua bravement dans la chambre.

- Pip, pip, dit le second, j’en ferais bien autant et même plus. Et il s’avança jusqu’au milieu de l’appartement. Il ne s’y trouvait personne en ce moment. En furetant à droite et à gauche, les voilà tout au fond de la chambre.

- Tiens ! qu’est cela ? s’écrièrent-ils.

Devant eux se trouvait un rosier dont les centaines de fleurs se reflétaient dans l’eau ; à côté, quelques poutres calcinées étaient adossées contre un reste de cheminée ; derrière, un bouquet de bois et un ciel splendide. Les moineaux prirent leur élan pour voler vers les arbres ; mais ils vinrent se cogner contre une toile. Tout ce paysage n’était qu’un beau et grand tableau ; l’artiste l’avait peint d’après le croquis qu’il avait dessiné.

- Pip ! dit un des moineaux. Ce n’est rien qu’une pure apparence. Pip, pip ! C’est peut-être le beau ? C’est ainsi que le définissait notre aïeule, une personne des plus remarquables de son temps.

Quelqu’un entra, les oiseaux s’envolèrent. Des jours, des années se passèrent. Les familles de nos deux moineaux avaient prospéré malgré les durs hivers ; en été, on se rattrapait et l’on engraissait. Quand on se rencontrait, on se reconnaissait au signal convenu : trois grattements de la patte gauche. Presque tous s’établissaient jeunes, se mariaient et faisaient leur nid non loin les uns des autres. Mais une petite pierrette alerte et aventureuse, trop volontaire pour se mettre en ménage, partit un jour pour les contrées lointaines et elle vint s’installer à Copenhague[[68]](#footnote-68).

- Comme tout cela brille ! dit la pierrette en voyant le soleil se refléter dans les vastes fenêtres du château. Ne serait-ce pas le beau ? Dans notre famille on sait le reconnaître. Seulement, ce que je vois là, c’est autrement grand qu’un paon. Et ma mère m’a dit que cet animal était le type du beau.

Et la pierrette descendit dans la cour de l’édifice ; sur les murs étaient peintes des fresques ; au milieu était un grand rosier qui étendait ses branches fraîches et fleuries sur un tombeau. La pierrette voleta de ce côté ; trois moineaux sautillaient de compagnie. Elle fit les trois grattements et lança un pip de poitrine ; les moineaux firent de même. On se complimenta, on se salua de nouveau, et l’on causa. Deux des moineaux se trouvaient être les frères nés dans le nid d’hirondelles ; sur leurs vieux jours ils avaient eu la curiosité de voir la capitale. La nouvelle venue leur communiqua ses doutes sur la nature du beau.

- Oh ! c’est bien ici qu’il se trouve, dit l’aîné des frères. Tout est solennel ; les visiteurs sont graves, et il n’y a rien à manger. Ce n’est que pure apparence.

Des personnes qui venaient d’admirer les œuvres sublimes du maître approchèrent du tombeau où il repose. Leurs figures étaient encore illuminées par les impressions qu’ils venaient de recevoir dans ce sanctuaire de l’art. C’étaient de grands personnages venus de loin, d’Angleterre, de France, d’Italie ; la fille de l’un d’eux, une charmante enfant, cueillit une des roses en souvenir du célèbre sculpteur, et la mit dans son sein. Les moineaux, en voyant le muet hommage qu’on venait rendre au rosier, pensèrent que l’édifice était construit en son honneur ; cela leur parut exorbitant ; mais, pour ne point paraître trop campagnards, ils firent comme tout le monde et saluèrent à leur façon.

En regardant de près, ils remarquèrent que c’était leur ancien voisin. Le peintre qui avait dessiné le rosier au pied de la maison brûlée avait demandé la permission de l’enlever, et l’avait donné à l’architecte qui avait construit l’édifice. Celui-ci en avait trouvé les fleurs si admirables, qu’il l’avait placé sur le tombeau de Thorwaldsen[[69]](#footnote-69), où ces roses étaient comme l’emblème du beau ; on les emportait bien loin en souvenir des émotions que produit la sublimité de l’art.

- Tiens, dirent les moineaux, vous avez trouvé un bon emploi en ville.

Les roses reconnurent leurs voisins et répondirent :

- Quelle joie de revoir d’anciens amis ! Il ne manquait plus que cela à notre bonheur. Que l’existence est belle ! Tous les jours ici sont des jours de fête.



Otto Didrik Ottesen

# 

Lire à voix haute

## Le Lièvre et la Tortue - La Fontaine

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

«Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. - Sitôt? Êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

- Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux :

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y a de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ? »



Lire silencieusement

## Les lutins - Grimm (Allemagne)

Il était un cordonnier qui, par suite de malheurs, était devenu si pauvre, qu'il ne lui restait plus de cuir que pour une seule paire de souliers. Le soir il le tailla afin de faire les souliers le lendemain matin ; puis, comme il avait une bonne conscience, il se coucha tranquillement, fit sa prière et s'endormit. Le lendemain, à son lever, il allait se mettre au travail, quand il trouva la paire de souliers toute faite sur sa table. Grande fut sa surprise; il ne savait ce que cela voulait dire. Il prit les souliers et les considéra de tous côtés; ils étaient si bien faits qu'il n'y avait pas un seul point de manqué; c'était un vrai chef-d'œuvre.

Il entra dans la boutique un chaland[[70]](#footnote-70), auquel ces souliers plurent tant qu'il les paya plus cher que de coutume, et qu'avec cet argent le cordonnier put se procurer du cuir pour deux autres paires. Il le tailla le soir même et s'apprêtait à y travailler le lendemain matin, quand il les trouva tout faits à son réveil ; et cette fois encore les chalands ne manquèrent pas, et, avec l'argent qu'il en tira, il put acheter du cuir pour quatre autres paires. Le lendemain matin, les quatre paires étaient prêtes, et enfin tout ce qu'il taillait le soir était toujours terminé le matin suivant; de façon qu'il trouva l'aisance et devint presque riche.

Un soir, aux environs de Noël, comme il venait de tailler son cuir et qu'il allait se coucher, il dit à sa femme : « Si nous veillions cette nuit pour voir ceux qui nous aident ainsi? ». La femme y consentit, et, laissant une chandelle allumée, ils se cachèrent dans la garde-robe, derrière les vêtements accrochés, et, attendirent. Quand minuit sonna, deux jolis petits nains tout nus entrèrent dans la chambre, se placèrent à l'établi du cordonnier, et, prenant le cuir taillé dans leurs petites mains, se mirent à piquer, à coudre abattre avec tant d'adresse et de promptitude qu'on n'y pouvait rien comprendre. Ils travaillèrent sans relâche jusqu'à ce que l'ouvrage fut terminé, et alors ils disparurent tout d'un coup.

Le lendemain, la femme dit: « Ces petits nains nous ont enrichis; il faut nous montrer reconnaissants. Ils doivent mourir de froid, à courir ainsi tout nus sans rien sur le corps. Sais-tu? je vais leur coudre à chacun chemise, habit, veste et culotte et leur tricoter une paire de bas ; toi, fais-leur à chacun une paire de souliers. ».

L'homme approuva fort cet avis; et le soir, quand tout fut prêt, ils placèrent ces présents sur la table au lieu de cuir taillé, et se cachèrent encore pour voir comment les nains prendraient la chose. A minuit, ils arrivèrent, et ils allaient se mettre au travail, quand, au lieu du cuir, ils trouvèrent sur la table les jolis petits vêtements. Ils témoignèrent d'abord un étonnent qui bientôt fit place à une grande joie. Ils passèrent vivement les habits et se mirent à chanter :

- Ne sommes-nous pas de jolis garçons ? Adieu cuir, souliers et chaussons !

Puis ils commencèrent à danser et à sauter pardessus les chaises et les bancs, enfin, tout en dansant ils gagnèrent la porte. A partir de ce moment, on ne les revit plus ; mais le cordonnier continua d'être heureux le reste de ses jours, et tout ce qu'il entreprenait lui tournait à bien.

## Aladin et la lampe merveilleuse - Conte arabo-perse

Aladin fut soudain tiré de sa stupeur par une voix qui criait :

- La lampe, la lampe Aladin, apporte moi la lampe !

Le garçon regarda tout autour de lui et finit par apercevoir une vieille lampe à huile posée sur un coffre. Elle semblait bien terne au milieu de toutes ces richesses. Pourquoi l'étranger voulait-il cette lampe sans valeur alors que la caverne renfermait un immense trésor ? C'était sans doute un magicien...

Aladin, inquiet, prit la lampe et remonta lentement vers la surface.

- Vas-tu te dépêcher ! reprit l'homme, donne-moi la lampe !

- Aider moi à sortir, répondit Aladin.

- Donne-moi la lampe d'abord ! Hurla l'étranger.

Inquiet, Aladin mit la lampe dans sa poche et redescendit les marches sans répondre.

- Et bien puisque tu t'y plais tant, reste ici pour l'éternité !

Et, de rage, l'homme fit rouler la lourde pierre sur l'étroite ouverture.

Perdu, seul dans le noir, Aladin se tordait les mains de chagrin et de désespoir.   
Soudain l'anneau qu'il portait au doigt se mit à briller. Une imposante créature apparut, avec des yeux comme des flammes. Il était plus grand qu'un géant. Sa voix fit trembler la caverne :

- Je suis le génie de l'anneau. Parle et j'obéirai !

- Je veux rentrer chez moi, murmura Aladin.

Aussitôt, Aladin se retrouva auprès de sa mère, à qui il raconta son étrange aventure. Comme elle refusait de le croire, le garçon lui donna la vielle lampe. Alors, tout en l'écoutant, elle commença à astiquer la lampe pour lui donner un peu d'éclat pour pouvoir la revendre au marché.

Quand elle eut frotté trois fois, il sortit de la lampe, au milieu d'une épaisse fumée, un autre génie encore plus effrayant que celui de l'anneau.

- Je suis le génie de la lampe, parle et j'obéirai !

A partir de ce jour, Aladin et sa mère ne manquèrent plus de rien. Quels que fussent leurs désirs, le génie les exauçait sur le champ. Ils devinrent même les personnes les plus riches et les plus généreuses de la région.

Les années passèrent. Aladin était maintenant un grand et beau jeune homme. Un matin, au marché, il croisa Badroulboudour, la fille du Sultan. Il en tomba fou amoureux. Après l'avoir mis à l'épreuve, le Sultan finit par accorder la main de la princesse à Aladin. Il y eut un somptueux mariage, puis Aladin et Badroulboudour s'en allèrent habiter un magnifique palais que le génie avait fait surgir dans la nuit. Un jour que la princesse était seule au palais, un étrange marchand s'arrêta sous sa fenêtre.

- J'échange vos vielles lampes contre des neuves criait-il.

- La princesse le prit pour un fou, mais comme il insistait et qu'elle ignorait le secret du génie, elle alla chercher la vieille lampe et l'échangea au marchand.

Celui-ci n'était autre que le mauvais magicien qui ayant appris qu'un ancien mendiant du nom d'Aladin épousait une princesse, il se doutait bien qu'il ne pouvait s'agir que d'une affaire de génie. Aussitôt le magicien frotta la lampe trois fois et, sous le regard effrayée de Badroulboudour, fit apparaître le génie.

- Je suis le génie de la lampe parle et je t'obéirai.

- Je suis le magicien noir, ton nouveau maître. Tu dois m'obéir en tout.

- Oui mon maître, commande que je t'obéisse.

Le magicien ordonna au génie de les transporter, lui, la princesse et le palais dans un pays très lointain au-delà des mers.

La disparition de la princesse Badroulboudour, plongea Aladin dans une grande tristesse.

Le sultan voyant que le palais et sa fille avaient disparu commanda que l'on jette Aladin dans un cachot et que l'on lui coupe la tête le lendemain matin. Dans le sombre cachot, en se tordant les mains de désespoir Aladin se souvint de l'anneau. Une fois encore, il eut recours au génie de l'anneau.

- Emmène-moi où se trouve ma bien aimée, lui demanda-t-il, je ne peux vivre sans elle.   
En un éclair, Aladin se retrouva dans la cuisine de son palais. Devant lui Badroulboudour préparait le repas du magicien.

- Aladin, toi ici ?

- Vite mon amour, prends cette poudre et mets la dans le repas du magicien ! Aie confiance en moi.

Ainsi on entendit bientôt les ronflements du mauvais magicien, vaincu par le somnifère.

Aladin s'empara de la lampe et fit surgir le génie. Il lui ordonna de les ramener au plus vite dans leur pays. Le sultan pleura de joie en retrouvant sa fille et son gendre. Toute la ville célébra le retour d'Aladin et de la princesse par de grandes fêtes qui durèrent tout un mois. Quant au méchant magicien, il fut chassé du royaume et l'on n’entendit plus jamais parler de lui.



# 

Lire à voix haute

## Le chat - Charles Baudelaire

De sa fourrure blonde et brune

Sort un parfum si doux, qu'un soir

J'en fus embaumé, pour l'avoir

Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;

Il juge, il préside, il inspire

Toutes choses dans son empire ;

Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime

Tirés comme par un aimant

Se retournent docilement

Et que je regarde en moi-même

Je vois avec étonnement

Le feu de ses prunelles pâles,

Clairs fanaux, vivantes opales,

Qui me contemplent fixement.



Lire silencieusement

## **Le Maître Chat ou Le Chat Botté** - Charles Perrault

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu’il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits : ni le notaire, ni le procureur n’y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L’aîné eut le moulin, le second eut l’âne, et le plus jeune n’eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d’avoir un si pauvre lot :

« Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j’aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendait ce discours, mais qui n’en fit pas semblant, lui dit d’un air posé et sérieux :

« Ne vous affligez point, mon maître, vous n’avez qu’à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n’êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du Chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu’il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu’il ne désespéra pas d’en être secouru dans la misère.

Lorsque le Chat eut ce qu’il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s’en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des laiterons dans son sac, et s’étendant comme s’il eût été mort, attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu’il y avait mis. À peine fut-il couché, qu’il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s’en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l’appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit :

« Voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c’était le nom qu’il lui prit en gré de donner à son maître) m’a chargé de vous présenter de sa part.

— Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu’il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu’il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

« Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n’avez qu’à vous baigner dans la rivière, à l’endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu’il se baignait, le roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toutes ses forces :

« Au secours ! Au secours ! Voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noie ! »

À ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu’on allât vite au secours de monsieur le marquis de Carabas.

Pendant qu’on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat s’approcha du carrosse et dit au roi, que dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu’il eût crié au voleur ! de toute ses forces ; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d’aller quérir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu’on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu’elle en devint amoureuse à la folie.

Le roi voulut qu’il montât dans son carrosse et qu’il fût de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

« Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu’ils fauchaient :

« C’est à monsieur le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble, car la menace du chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas.

— Vous voyez, sire, répondit le marquis ; c’est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

« Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu’il voyait.

« C’est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs ; et le roi s’en réjouit encore avec le marquis. Le Chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu’il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu’on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château.

Le Chat, qui eut soin de s’informer qui était cet ogre et ce qu’il savait faire, demanda à lui parler, disant qu’il n’avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l’honneur de lui faire la révérence. L’ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre et le fit reposer.

« On m’a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d’animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant.

— Cela est vrai, répondit l’ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m’allez voir devenir lion. »

Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu’il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l’ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu’il avait eu bien peur.

« On m’a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible ! reprit l’ogre ; vous allez voir. »

Et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l’eut pas plus tôt aperçue, qu’il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l’ogre, voulut entrer dedans.

Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse, qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi :

« Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de monsieur le marquis de Carabas !

— Comment, monsieur le marquis, s’écria le roi, ce château est encore à vous ! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l’environnent ; voyons les dedans, s’il vous plait. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et suivant le roi, qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l’ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n’avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était.

Le roi, charmé des bonnes qualités de monsieur le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en était folle, et voyant les grands biens qu’il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups :

« Il ne tiendra qu’à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. »

Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l’honneur que lui faisait le roi, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint le grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

|  |  |
| --- | --- |
| MORALITÉ  Quelque grand que soit l’avantage  De jouir d’un riche héritage  Venant à nous de père en fils,  Aux jeunes gens, pour l’ordinaire,  L’industrie et le savoir-faire  Valent mieux que des biens acquis. | AUTRE MORALITÉ  Si le fils d’un meunier, avec tant de vitesse,  Gagne le cœur d’une princesse,  Et s’en fait regarder avec des yeux mourants ;  C’est que l’habit, la mine et la jeunesse,  Pour inspirer de la tendresse,  N’en sont pas des moyens toujours indifférents. |

1. **Jupiter** est un dieu romain, maître du ciel et de la terre. Jupiter est le père de tous les dieux. On le nomme aussi le Roi des dieux. [↑](#footnote-ref-1)
2. **une anguille** : poisson qui ressemble à un serpent. [↑](#footnote-ref-2)
3. **un héron** : oiseau a longues pattes et long bec. [↑](#footnote-ref-3)
4. **s’assurer** : être sûr. [↑](#footnote-ref-4)
5. **suspect** : qui éveille les soupçons, inspire de la méfiance. [↑](#footnote-ref-5)
6. **affligé** : chagriné, affecté par la souffrance. [↑](#footnote-ref-6)
7. **un supplice** : douleur physique ou morale insupportable. [↑](#footnote-ref-7)
8. **un amateur** : personne qui a du goût pour quelque chose. [↑](#footnote-ref-8)
9. **un majordome** : maître d'hôtel dans une grande maison, il encadre le personnel de service. [↑](#footnote-ref-9)
10. **jaser** : bavarder à tort et à travers. [↑](#footnote-ref-10)
11. **la ramée** : voûte protectrice (sorte de plafond) constituée par les ramures et le feuillage des arbres. [↑](#footnote-ref-11)
12. **les gros volumes** : les gros livres. [↑](#footnote-ref-12)
13. **une douve** : fossé rempli d'eau autour d'un château. [↑](#footnote-ref-13)
14. **un scélérat** : personne sans scrupule, capable de commettre des mauvaises actions. [↑](#footnote-ref-14)
15. **gourmander** : réprimander, gronder avec sévérité. [↑](#footnote-ref-15)
16. **houspiller** : faire des reproches, des critiques à quelqu’un. [↑](#footnote-ref-16)
17. **cocasse**: amusant, bizarre et drôle. [↑](#footnote-ref-17)
18. **vigoureux** : plein de santé, de force. [↑](#footnote-ref-18)
19. **un éperon** : petite pièce munie de pointes que le cavalier fixe au talon de ses bottes pour piquer les flancs (les côtés) de son cheval. Dans ce texte, l’éperon est l’ergot du dindon, c’est-à-dire la pointe de corne située derrière la patte. [↑](#footnote-ref-19)
20. **de pis en pis** : de pire en pire. [↑](#footnote-ref-20)
21. **las** : qui éprouve une grande fatigue. [↑](#footnote-ref-21)
22. **un oiseau migrateur** : oiseau qui se déplace en groupe selon les saisons (pour éviter le froid, trouver de la nourriture). [↑](#footnote-ref-22)
23. **de guingois** : de travers [↑](#footnote-ref-23)
24. **dédaigner** : considérer comme indigne, qui ne mérite pas d’attention ou d’intérêt. [↑](#footnote-ref-24)
25. **un sabot** : chaussure creusée dans un morceau de bois, ou faite d’une semelle de bois. [↑](#footnote-ref-25)
26. **orgueilleux**: arrogant, prétentieux. [↑](#footnote-ref-26)
27. **honni** : couvert de honte. [↑](#footnote-ref-27)
28. **se travaille** : travaille son corps. [↑](#footnote-ref-28)
29. **nenni** : vieux mot qui signifie « non ». [↑](#footnote-ref-29)
30. **chétive** : malingre, de constitution faible. [↑](#footnote-ref-30)
31. **une** **pécore** : vieux mot qui signifie « animal, bête ». [↑](#footnote-ref-31)
32. **Tout marquis veut avoir des pages** : Seuls les rois et les princes avaient le privilège d’avoir auprès d’eux des pages. Au Moyen Âge, **un page** était l’assistant d'un chevalier, un apprenti écuyer. Un jeune homme servait comme page durant sept années, dès l'âge de sept ans. A quatorze ans, il pouvait devenir écuyer et à vingt-et-un pouvait devenir lui-même chevalier. Des pages servaient aussi dans les châteaux et les grandes maisons allant chercher ce qu'on leur demandait ou portant des messages pour les aristocrates et la famille Royale. Ces garçons étaient le plus souvent les descendants de grandes familles qui apprenaient ainsi les règles de la cour et établissaient des contacts pour leur vie d'adulte. [↑](#footnote-ref-32)
33. **un chaperon** : capuche recouvrant la tête et les épaules. [↑](#footnote-ref-33)
34. **un conseil** : discussion entre plusieurs personnes sur une question donnée. [↑](#footnote-ref-34)
35. **un expédient** : moyen de contourner momentanément une difficulté, sans la résoudre. [↑](#footnote-ref-35)
36. **alléguer** : prétexter, trouver une excuse. [↑](#footnote-ref-36)
37. **paître** : brouter l'herbe, manger pour certains animaux. [↑](#footnote-ref-37)
38. **un dessein** : (en langage recherché) intention, projet à long terme. [↑](#footnote-ref-38)
39. **poli** : Le poil luisant, signe de bonne santé et de bien manger. [↑](#footnote-ref-39)
40. **s’était fourvoyé** : s’était totalement trompé. [↑](#footnote-ref-40)
41. **mâtin** : gros chien de garde. [↑](#footnote-ref-41)
42. **cancre** : se dit proverbialement d'un homme pauvre qui n'est capable de faire ni bien ni mal [↑](#footnote-ref-42)
43. **franche lippée** : sans contrainte. [↑](#footnote-ref-43)
44. **sera force reliefs** : sera composé de beaucoup de restes de nourriture [↑](#footnote-ref-44)
45. **se forge une félicité** : S’imagine un grand bonheur, une béatitude. [↑](#footnote-ref-45)
46. **Brême** : ville d’Allemagne. [↑](#footnote-ref-46)
47. **courroux** : colère forte. [↑](#footnote-ref-47)
48. **te met à couvert** : te protège. [↑](#footnote-ref-48)
49. **frugal** : qui est composé d'aliments simples. [↑](#footnote-ref-49)
50. **une raiponce** : plante herbacée répandue en Europe. [↑](#footnote-ref-50)
51. **Taufpatin** : mot allemand qui signifie “marraine” [↑](#footnote-ref-51)
52. **fort civile** : très raffinée. [↑](#footnote-ref-52)
53. **reliefs d’ortolans** : restes d’un petit oiseau à chair délicieuse. [↑](#footnote-ref-53)
54. **honnête** : digne de gens honorables ; délicat. [↑](#footnote-ref-54)
55. **en campagne** : à la façon des militaires en déplacement. [↑](#footnote-ref-55)
56. **citadin** : de la ville. [↑](#footnote-ref-56)
57. **rôt** : repas. [↑](#footnote-ref-57)
58. **rustique**: de la campagne. [↑](#footnote-ref-58)
59. **ce n’est pas que je me pique** : signifie “ce n’est pas que je m’ennuie ou que je sois orgueilleux, mais je vais partir”. [↑](#footnote-ref-59)
60. **fi du plaisir** : tant pis pour le plaisir. [↑](#footnote-ref-60)
61. **une intuition** : sentiment instinctif d'un évènement à venir. [↑](#footnote-ref-61)
62. **tout à l'heure** : à l’instant, tout de suite. [↑](#footnote-ref-62)
63. **je me vas** : signifie « je vais ». [↑](#footnote-ref-63)
64. **un pas**: ancienne mesure de longueur correspondant à un pas d’homme. [↑](#footnote-ref-64)
65. **un mortier**: récipient dans lequel on pile, on broie des grains, des aliments. [↑](#footnote-ref-65)
66. **saur** : salé et séché à la fumée. [↑](#footnote-ref-66)
67. **un pierrot** : mot familier qui désigne le moineau. [↑](#footnote-ref-67)
68. **Copenhague** : capitale et plus grande ville du Danemark, pays d’Europe du Nord. [↑](#footnote-ref-68)
69. **Thorwaldsen** : sculpteur danois (1770-1844) [↑](#footnote-ref-69)
70. **un chaland** : un client. [↑](#footnote-ref-70)